

Alain (Émile Chartier) (1927)

Les idées et les âges

DOSSIER

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron,
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : [mailto :mabergeron@videotron.ca](mailto:mabergeron@videotron.ca)

Site web : http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web : http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier (1927)

Les idées et les âges : DOSSIER.

Une édition électronique réalisée du livre d'Alain (Émile Chartier)
publié en 1927, **Les idées et les âges**. Paris : Le Club du meilleur livre.
Collection "Essais", 1961, 454 pages. Ouvrage originalement publié par
les Éditions Gallimard, 1927 (2 volumes) et 1948 (1 volume).

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 2 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Dossier

Dédicace à M^{me} M. Morre-Lambelin (Automne 1927)

Une heure avec ALAIN (Entrevue accordée le 18 février 1928)

Histoire de mes pensées (1936)

Humanités (1^{er} décembre 1925)

De la technique

Balthazar Claes

Pragmatisme

De la scolastique

De l'acquisition des idées

Des idées générales

Des idées universelles

Du langage

L'esprit juste

L'esprit de finesse

Des idées fausses

Des stoïciens

Discipline de l'imagination

De l'esprit historique

Des poètes

Études pour « les idées et les âges » (1^{er} février 1926)

La personnalité

Des séries

De l'humeur

Des tempéraments

L'individu

Le moi

Jean-Jacques Rousseau

Gœthe

L'anneau de Gygès

Dossier

[Retour à la table des matières](#)

Au texte des Idées et les Âges nous avons cru bon d'ajouter ici plusieurs documents qui éclairent l'ouvrage (ou en font apparaître les véritables obscurités) :

1. Dédicace autographe d'Alain à M^{me} Morre-Lambelin (« Sœur Monique, »), reproduite en fac-similé. Cette dédicace est datée de l'automne 1927, c'est-à-dire de l'époque même où l'ouvrage paraissait, en deux tomes (il devait ensuite être repris en un seul volume). L'exemplaire qui porte cette dédicace - un des très rares exemplaires réimposés sur japon. -, offert à la Bibliothèque nationale par M^{me} Chartier-Alain, y est conservé à la réserve.

2. La plus grande partie de l'interview donnée à Frédéric Lefèvre, datée du 18 février 1928, publiée d'abord dans Les Nouvelles littéraires, puis reprise en volume par Frédéric Lefèvre dans la, cinquième série de Une heure avec... (1929). Le recueil n'existe plus aujourd'hui en librairie. Une partie seulement des pages que nous reproduisons concerne Les Idées et les Âges ; les autres donnent des indications sur les pensées qui occupaient Alain à cette époque en marge de son ouvrage. On se rappellera toutefois qu'elles n'ont pas été écrites par Alain lui-même : elles ne représentent que la transcription de ses propos par un journaliste, dont nous n'avons pas d'ailleurs à suspecter en l'occurrence la fidélité.

3. Le chapitre presque intégral qu'Alain a réservé au livre dans son Histoire de mes pensées (1936).

4. La suite de quinze chapitres intitulée « Humanités » dont il a été question en tête de ce volume. Écrits d'abord pour Les Idées et les Âges ils en furent finalement écartés, et parurent le 1^{er} décembre 1925 dans la revue Le Navire d'Argent (directrice Adrienne Monnier, secrétaire de la rédaction Jean Prévost), puis furent repris en 1946 dans le recueil intitulé lui-même Humanités et préparé par M. André Dez. Ils ont disparu du recueil paru sous le même titre en 1960 aux Presses universitaires de France, mais figurent à la suite des Idées et les Âges dans le volume Les Passions et la Sagesse paru la même année dans la collection de la Pléiade chez Gallimard.

5. L'autre suite de neuf chapitres intitulée « Études pour les Idées et les Âges », également annoncée dans notre introduction, et publiée dans les mêmes conditions le 1^{er} février 1926 dans la Nouvelle Revue Française. Jusqu'à présent ces neuf chapitres n'avaient jamais été repris en librairie, et peuvent être regardés, après si longtemps, comme pratiquement inédits.

Dossier

Dédicace à M^{me} M. Morre-Lambelin

Alain, automne 1927

[Retour à la table des matières](#)

Que dire de ces deux volumes ? D'abord qu'ils devraient n'en faire qu'un. Et encore qu'ils furent écrits lentement, et souvent remaniés. *Le Navire d'Argent* m'en demanda de bonnes pages ; je les lui donnai ; or elles ne figurent pas dans ce livre-ci. J'avais sans doute trop à dire, et je voulais me limiter. C'est que le sujet débordait de lui-même. Quel sujet ? La nature pensante autant qu'on peut joindre ces deux termes. Je ne sais si j'écrirai le livre de l'Entendement, mais j'étais fait pour écrire le livre de l'Imagination disciplinée, celle qui remplace si bien l'entendement, et qui notamment le remplace dans mes pensées, dès que je ne suis pas extrêmement sévère. En ce sens j'étais géomètre, c'est-à-dire que je pensais par positions, avec les yeux et les mains. Je suis encore ainsi ; il n'est point de mécanique qui ne me soit aisément pénétrable ; je devine, j'invente, j'aurais fait un bon ingénieur. J'en ai eu cent preuves. Avec cela j'étais capable aussi de raisonner et d'entendre, mais c'était alors tout autre chose ; c'est pourquoi mon métier me fut toujours pénible, et pénible par volonté. De cette disposition, qui est puérile, devait résulter quelque mise en ordre des pensées d'enfance, et une sorte de *Critique de L'Imagination*, ce serait l'autre face de l'analyse kantienne. Mais toujours est-il que le présent essai est bien insuffisant. Au fond je ne crois point que

cette partie de l'analyse transcendantale puisse être brève et systématique ; au contraire je suppose que le passage de l'imagination au *Schématisme* ne peut se faire que par d'immenses recherches et très variées. (Par exemple le rond. Pourquoi le rond, la ronde, l'assiette ronde, la roue, etc.) Selon mon opinion, l'entendement ne peut paraître que dans cette poursuite de l'entendement à travers ce qui n'est pas lui. Ce sujet qui est très obscur, paraît donc tout clair. On est heureux d'avoir compris juste au moment où l'on s'aperçoit qu'on n'a pas compris. On pourrait dire autrement : Comment l'inspiration soutient l'entendement. J'entrevois maintenant que la poésie est une méthode de penser. Le fait est que Mallarmé et Valéry sont les deux hommes de ce temps qui ont approché le plus près de l'entendement pur ; seuls peut-être ils ont volé jusqu'à cette région irrespirable (*Igitur, Monsieur Teste*). Pour mon compte j'ai essayé de me maintenir sur le bord, d'où l'on devine l'Entendement pur, et d'où l'on devine aussi qu'on va le perdre si on le saisit. Cette partie de la doctrine en est encore aux commencements. Cela m'a fait penser que cet ouvrage est bien trompeur par la clarté.

À vous donc cette lumière, et ces ombres redoublées.

Automne 1927.

ALAIN.

Dossier

Une heure avec Alain

Par Frédéric Lefèvre

(18 février 1928)

(« Une heure avec... » cinquième série, Gallimard, 1929)

[Retour à la table des matières](#)

... Ne savons-nous pas que sur les dix plus beaux livres de l'année, trois au moins sont signés de son nom : Étude sur Descartes, Esquisses de l'homme et les Idées et les Âges, livres dont la critique a peu parlé encore, mais qui ennoblissent et pour tout dire sauvent une époque.

Alain m'interrompt :

- Je ne considère pas du tout Paul Valéry comme un poète hermétique. Je crois que l'obscurité que certains trouvent en lui, vient de ce qu'IL A RASSEMBLÉ DE NOUVEAU LA POÉSIE ET LA PHILOSOPHIE.

« Nos séparations sont absurdes. Nous avons des philosophes qui resteraient chargés d'explorer les questions les plus ardues, et nous aurions de l'autre côté les poètes, qui renouvelleraient les lieux communs par une expression rare, étonnante, inattendue.

« Il est possible que Mallarmé par exemple ait porté au plus haut point ce jeu, c'est-à-dire qu'il soit arrivé indirectement à retrouver les paradoxes philosophiques en cherchant l'expression rare.

« Pour Valéry, j'ai la certitude qu'il n'en est rien. Ce n'est pas du tout ainsi que se forme sa poésie. C'est l'éternelle pensée ; c'est l'éternelle métaphysique, même dans les moindres pièces : Que suis-je ? Qu'est-ce que le monde ? Quel est le rapport du monde à moi ? Où est la valeur ? dans le monde ou dans le frêle, incohérent et inconsistant spectateur ?

-- Et c'est pourquoi vous l'appellez le Lucrèce des temps modernes !

-- En l'appelant ainsi, je ne veux pas dire que sa philosophie ressemble le moins du monde à celle de Lucrèce, mais enfin, je trouve chez tous deux le même sérieux effort pour voir clair dans la situation humaine.

-- Voilà pour le penseur, parlez-moi maintenant du poète. Qu'est-ce qu'un poète ?

-- C'est un penseur et un penseur ne choisit pas ; il n'y a qu'un objet de la pensée : le monde, l'homme et leurs rapports. Ce qui est propre au poète, c'est la manière d'aborder le problème, manière humaine, éternelle, l'incantation.

« En partant de l'expression, c'est-à-dire d'un certain régime de chant, on pourrait même dire de danse, un régime réglé, mesuré, d'après la situation même du poète, en partant de cette expression qui n'exprime rien que l'homme, arriver à pénétrer les secrets du monde ; on pourrait dire, comme expression provisoire, au lieu de saisir le monde par l'idée commune, par exemple l'idée mathématique, élaborée, contrôlée par les Instituts, arriver à saisir le monde par l'expression individuelle, c'est-à-dire par le mouvement, la voix, la règle périodique du mouvement et de la voix qui correspond à un sentiment proprement individuel. Et au fond c'est, je crois, la véritable marche vers les idées et vers le monde.

« Il faut disposer l'imagination, qui consiste exactement et seulement en ces mouvements du corps, de façon à préparer le nid de l'idée, de sorte que, dans le poète, nous aurions l'idée à l'état naissant, l'idée neuve.

« Je l'entends en ce sens, que la plus vieille idée peut être neuve et même doit être neuve. Je renvoie ici aux Idées et aux Âges.

-- Ne voudriez-vous pas expliquer maintenant, en peu de mots, quel est l'objet de ce livre, ou si vous voulez, le sens de ce titre ?

-- Bah! dit Alain, il est gréé, il est lancé, je l'abandonne à son destin. Toutefois, je peux bien vous dire qu'il fut esquissé aussitôt après la guerre, et

que le titre en était déjà trouvé. C'est que le Système des Beaux-Arts, qui parut alors, supposait une théorie de l'imagination qui était bien loin d'être assez expliquée. Je voulais expliquer comment les idées dépendent des âges, c'est-à-dire de la physiologie dans son sens le plus étendu. Cet ouvrage fut remanié pendant environ dix ans ; et tels chapitres, qui ont paru dans les revues, ont disparu du livre. Je découvris aisément que le second ouvrage était la suite et le commentaire du premier. Et la difficulté était de réduire à des dimensions raisonnables des développements qui foisonnaient. Vous trouverez dans la table des matières des Idées et des Âges la preuve de cet effort de composition, qui ne parvint pourtant pas à réduire l'ouvrage à la dimension du Système des Beaux-Arts, ce que je voulais. Mais vous m'entraînez à parler d'un livre qui doit se défendre lui-même. Ce que j'ai voulu faire n'intéresse pas ; il s'agit de ce que j'ai fait. Les lecteurs attentifs ne manqueront pas ; j'en ai déjà des preuves.

« Ce qui résume le mieux ce que je voulais dire, c'est ceci : « La marche naturelle de la pensée va toujours du sentiment à l'idée. » C'est reconnaître que c'est dans le poète que nous trouvons l'idée véritable.

« Au reste, l'histoire le montre : les premières pensées, à proprement parler, furent des poèmes ; je ne parle pas des pensées pratiques, industrielles, mais des pensées contemplatives.

« C'est une règle humaine sans exception, que nous ne pouvons contempler, c'est-à-dire comprendre qu'en purifiant le sentiment et au fond l'émotion par une règle ascétique.

« Le poète multiplie les règles. Jamais il ne ruse avec les règles. Il se sent soutenu, porté par les règles. J'appellerai cette méthode un jeûne pythagoricien. Il faut d'abord se discipliner soi-même.

« Alors nous n'avons plus cet esprit séparé dont les combinaisons sont souvent trop faciles à suivre, mais nous avons un homme pensant ou, si l'on veut, une pensée naturelle, j'entends par là, une pensée appuyée sur la nature, qui jamais ne s'en sépare, qui exprime à la fois les plus subtiles nuances de l'humeur et les rapports les plus rigoureux, les plus inhumains, ce qui est remarquable, notamment, dans Le Cimetière marin.

« Ici, d'une part, les choses sont seules, incorruptibles, indépendantes du spectacle, mais si l'on regarde avec soin, on découvre que toutes ces vues du Lucrèce moderne dépendent d'une suite de mouvements de l'homme tantôt immobile, tantôt marchant, mais aussi de mouvements beaucoup plus subtils qui sont sensibles dans le rythme même.

« En bref, la règle me paraît l'intermédiaire naturel entre l'émotion confuse et la perception claire. Et ce qui est à remarquer, c'est que le lecteur, surtout s'il veut bien lire à haute voix, comme on doit lire, est disposé lui-même, par les sons, par les échos, par la coupe des vers, par la loi du souffle

qui se communique à tout le corps, est disposé, dis-je, justement comme il doit l'être, pour tenter à son tour la même aventure, c'est-à-dire pour découvrir l'idée.

- Aussi je ne m'étonne pas que ceux qui cherchent d'abord l'idée dans les poèmes de Paul Valéry, ceux qui demandent à chaque vers : Qu'est-ce que cela veut dire ? ne trouvent jamais l'idée.

- Ils ne peuvent pas la trouver. La poésie est ainsi faite justement - c'est sa nature - qu'on n'arrivera à l'idée que par la grâce, c'est-à-dire par une disposition, une soumission heureuse aux conditions extérieures, j'entends de rythme, de coupe, de respiration, de sonorités imitées et compensées. C'est justement ce qui, dans un vrai poème, dispose le corps humain selon l'esprit. Il faut s'enchanter soi-même, comme disait Socrate ; il faut avoir foi. Il faut obéir au chef du chœur.

« Cela est très sensible pour La Jeune Parque. Il faut s'y mettre, il faut imiter ces mouvements humains qui ressemblent à des marées, à des jours, à des nuits, pour saisir véritablement le rapport de l'homme au monde, c'est-à-dire le jeu composé du destin et du vouloir. Ces éveils et ces sommeils, ces pulsations, ces éclairs de conscience, ces divisions et réconciliations font écho aux plus belles pages de la Phénoménologie de Hegel. Mais Hegel ne m'a pas livré, en même temps que l'idée, les mouvements de l'inspiration, au lieu que le poète me fait poète si je veux, par ces intimes mouvements qu'il m'inspire, qu'il règle, et qui me préparent à inventer de nouveau son poème, non pas abstraitement, mais véritablement.

« Au reste, disons en gros que la moindre idée est très difficile à saisir. Nous sommes habitués à des idées de grands magasins, modèles tout faits ; nous y sommes habitués, mais nous n'en sommes point contents. L'homme aime à penser, et compte bien que c'est difficile.

« Je citerai comme auteurs difficiles Montaigne et Pascal, qui sont parmi les plus lus ; c'est une chose cachée mais incontestable, celle-là.

« Je signale encore un fait d'histoire ; la jeunesse cultivée - je la connais bien - savait déjà par cœur *Le Cimetière marin* et *La Jeune Parque* dont il circulait des copies manuscrites, quand j'ai eu l'occasion de leur en parler. Je me suis aperçu alors que garçons et filles, suivant la vraie méthode, chantaient ces poèmes premièrement, et ainsi se préparaient à les entendre ; les entendre, mot plein de sens.

« Cela est un fait d'histoire.

« Je rattache d'ailleurs cette observation à une autre, c'est que la jeunesse d'aujourd'hui me semble remarquable par le goût pour la spéculation, pour la rigueur, pour tout ce qui est difficile, pour ce qui demande du temps et de la peine ; et je l'explique à ma manière comme une réaction secrète contre la

force, qui avait peu à peu établi un régime de fer, sans pensée aucune, comme la guerre nous l'a signifié. L'humanité a maintenant un mouvement extrêmement profond, on pourrait dire organique. Elle cherche le remède, elle cherche l'arme et elle la trouve : c'est la pensée véritable.

« N'est pas révolutionnaire qui veut. Un Valéry me paraît bien plus redoutable pour les puissances aveugles que bon nombre de socialistes et même de communistes poussant ensemble.

- N'y aurait-il pas une opposition entre les idées que vous venez d'exprimer et l'esprit cartésien dont on dit qu'il est fait de clarté, de transparence et presque sans aucun mélange avec la nature, enfin purifié des émotions et des passions ?

- Il y a rapport, mais il n'y a pas opposition. Il existe un Descartes à bon marché qui n'est pas Descartes. Récemment, j'ai saisi l'occasion d'écrire sur Descartes, non pas avec l'intention d'éclairer tel ou tel point de détail, mais, j'ose dire, pour ramener Descartes à la vie comme Ulysse fait pour les ombres. Ulysse leur donne du sang à boire. J'ai voulu donner un peu de sang à boire à Descartes, de façon qu'il puisse parler comme tin homme parle.

« J'ai cherché à retrouver dans la doctrine de Descartes le mouvement de la vie, l'accord de l'inférieur avec le supérieur, le salut de Descartes, ou bien, pour dire autrement, la poésie propre à Descartes, et je pense y avoir réussi autant que je m'en jugeai capable.

« J'ai voulu recomposer une seule trajectoire qui aille depuis Descartes priant et disant son chapelet jusqu'à Descartes métaphysicien. Toutes les pensées doivent être selon cette trajectoire ou bien elles ne sont rien. Je pense qu'il faut ainsi, toutes les fois qu'on le peut, ressusciter les morts par une pieuse imitation.

« Cette méthode m'est naturelle, et je l'ai suivie en toutes mes réflexions. J'ai toujours réfléchi par évocation des morts, par exemple en me rendant Platon présent tant que j'ai pu. Platon en chair et en os; que me dit-il ? Platon dit beaucoup. Aristote est plus lointain et plus sévère. Descartes est comme un ami. Auguste Comte m'a parlé aussi beaucoup et de très près. Je crois avoir saisi et imité son mouvement.

« Il y en a un autre, du même temps, que j'ai cherché souvent à évoquer, c'est Hegel. Quelquefois j'ai reçu ses paroles telles qu'il les a dites, d'autres fois il redevient une ombre. C'est ainsi que j'ai toujours réfléchi.

- Ne pourriez-vous, lui dis-je alors, expliquer en quelques mots pourquoi Hegel n'a pas toujours voulu paraître, et vous parler comme un homme parle à un autre ?

- Oui, me répond Alain, je sais pourquoi. C'est que j'ai appris juste assez d'allemand pour vérifier une traduction, non pas assez pour saisir toujours le mouvement poétique qui me porterait d'un terme à l'autre. Un grand hégélien, le célèbre Lucien Herr, m'avait averti là-dessus, en m'expliquant autant qu'il pouvait pourquoi il avait jeté au feu une traduction qu'il avait essayée de la Phénoménologie. Et cette remarque, comme vous voyez, me ramène à ce que le disais, que L'EXPRESSION ET L'IDÉE NE SONT POINT DU TOUT SÉPARABLES. Proudhon pensait faire une grande objection à un philosophe en lui reprochant son mauvais style. Dans le fond je n'objecterais pas autre chose à tel ou tel ; ainsi les polémiques seraient bientôt injurieuses ; et c'est pourquoi je m'en garde.

« Ceux qui m'ont entendu et qui me lisent peuvent témoigner que je n'ai jamais rien prouvé, et que je n'ai jamais fait autre chose que mettre des idées debout tant que j'ai pu, jugeant toujours de l'idée d'après la forme, et comptant pour rien cette raison en mauvais français que l'on vend aux Nouvelles Galeries de l'Intelligence.

« Cette méthode est en opposition directe et presque violente avec les méthodes de nos philosophies officielles, mais comme ma manière de réfléchir exclut naturellement, comme je disais, toute espèce de polémique, cette opposition est muette ; elle n'en existe pas moins.

Il y a deux pensées, la pensée collective, académique, et la pensée solitaire ; mais naturellement quand je dis qu'il y en a deux, j'entends qu'il n'y en a qu'une.

L'idée n'est pas nécessairement rare, nouvelle, inconnue jusque-là, mais elle est neuve en un autre sens, elle vit.

« J'ai beaucoup de foi dans les solitaires qui changent le monde par le dessous. Quand on commence à s'en apercevoir, il y a longtemps que c'est fait. Descartes est le type de ces créateurs et je soupçonne qu'il est plus lu qu'on ne croit.

« Le Discours de la Méthode vient d'être réédité plusieurs fois dans un temps assez court et cela est un signe. Prochainement va sortir une édition des Passions de l'Âme de Descartes pour laquelle j'ai écrit aussi une préface, mais qui ne prétend pas, celle-là, embrasser d'un seul, mouvement toute la philosophie de Descartes. C'est simplement une préparation à la lecture du célèbre traité. Le lecteur trouve d'abord des apparences qui le détournent ; il fallait lui donner courage, et c'est ce que j'ai voulu faire.

« Cet ouvrage de Descartes, si difficile à trouver dans une édition lisible, est certainement de toutes ses œuvres celle qui touchera le plus profondément le lecteur cultivé de ce temps-ci.

- Permettez-moi de revenir à ce que nous disions des grands auteurs de philosophie et de vous demander quelle relation il y a entre ces considérations élevées, inactuelles, et votre action politique dont on a beaucoup parlé tous ces temps-ci ?

- Cette relation est absolument naturelle. Ma passion c'est la politique en ce sens que je ne supporte pas la tyrannie, et ce qui m'a fait écrire, c'est cette passion politique.

« Mes premiers essais philosophiques étaient aussi habiles que d'autres, mais abstraits, froids, mécaniques.

« Je suis devenu écrivain le jour où je me suis vu, par la pauvreté des comités radicaux, dans la nécessité d'écrire, en grande partie, un journal à moi tout seul. Cela se passait dans une ville maritime de l'Ouest. J'ai souvenir d'un tableau d'une fête populaire, qui m'a donné le pressentiment de l'art d'écrire. J'ai même fait des incendies, j'ai fait de tout dans le journal, excepté le feuilleton ! Je crois que si, un jour, le feuilleton avait manqué, je serais devenu romancier !

« J'ai retrouvé là, contre toute attente, les conditions de la pensée véritable, c'est-à-dire, premièrement une émotion, une indignation, une révolte (c'est mon état ordinaire) ; il a fallu s'élever de cet état violent à des pensées. Autrement tout était perdu. Le citoyen ne peut se sauver que par la pensée.

« D'un côté, il y avait la masse des littérateurs devant le râtelier d'or, et, de l'autre, un peuple inculte. Il fallait joindre ensemble le sentiment populaire et la plus haute philosophie. Je ne dis pas que je l'ai fait, personne ne peut faire cela ; mais dès mes premiers essais de pamphlétaire, j'ai tout compris, et je n'ai pas cessé d'être récompensé de cette pensée humaine. Encore maintenant c'est un petit journal bien peu lu, mais libre, qui est de toutes mes œuvres la préférée. Je n'irai point à la mangeoire d'or.

« C'est aussi dans ce sentiment de reconnaissance que je signerai toujours mes productions les plus élaborées, de mon nom de pamphlétaire, qui est Alain. »

18 février 1928.

Dossier

Histoire de mes pensées

par Alain

Les Idées et les Âges

[Retour à la table des matières](#)

Je reviens en arrière, car il faut que je conduise chaque train d'idées séparément jusqu'à ces années-ci. J'étais donc conduit à rechercher les formes de l'imagination, ce qui n'était que resserrer l'union de l'âme et du corps, comme parle Descartes. Les Beaux-Arts m'éclairaient cette route, puisqu'ils me montraient comment l'homme inscrivait sa forme dans ses œuvres; et c'est bien à partir de ses œuvres qu'il pense. Il se montrait donc à moi une sorte de schématisme extrêmement riche, qui fournissait comme une histoire naturelle des idées. Et quoique plus de mille fois les célestes idées de Platon m'eussent servi à deviner tel homme damné ou sauvé, comme tous sont de moment en moment, de façon que les célèbres mythes formaient un schématisme descendant, néanmoins je ne pouvais oublier tout à fait l'histoire, qui, à bien prendre, est la part de la géographie dans nos pensées. L'idée célèbre du Matérialisme Historique m'a toujours paru faire pléonasme en son expression générale. Quant à l'application, c'est l'esprit même de l'histoire, qui, suivant les migrations, les campements et les forts, suivant les négoces et les explorations, suivant les métiers et le changement des métiers, suivant l'industrie et

le changement de l'industrie, voit apparaître une civilisation et une autre, des classes d'hommes, des préjugés, des passions, des pensées, un idéal et des dieux. Que la géométrie finisse par être la même partout, cela n'empêche pas qu'elle soit née aux lieux comme l'Égypte, où il fallait chaque année retrouver les bornes des champs. L'astronomie n'a pu commencer dans les pays de brouillards. Toute l'hydrostatique et une bonne partie de la physique fut enseignée par la mer, et l'art de construire ainsi que les lois de l'équilibre des solides est encore naturel dans nos montagnes, où même les champs de blé ont quelque chose d'architectural. Mais c'est bien peu de se borner à de tels exemples, qui ne font comprendre que les métiers et les sciences. Les métiers ont leurs gestes, et les gestes, non moins que les mots, sont la naturelle méthode de trouver des idées et de régler les mœurs. J'avais rencontré dans *Le Médecin de Campagne* de Balzac deux manières de pleurer les morts, l'une plus austère et plus farouche, qui tenaient à une différence d'altitude. On voit par cet exemple où je prenais le plus souvent mes idées, et toutefois j'espère que l'on saura que Platon, Descartes, Kant, Hegel m'ont plus servi que Montaigne, Balzac, Stendhal à connaître le cantonnier, le facteur, et le meneur de vaches. Mais il a pourtant bien fallu aller quelquefois au devant des idées par les gestes ; seulement je dis que l'invention de geste en geste n'a jamais produit que des dieux muets. Aussi personne n'aurait jamais su cela même si Pyrrhon n'avait pas douté. Je ne voudrais pas qu'on prît l'imagerie pour une philosophie. Et ce qui m'a confirmé dans la position de ne jamais trahir les grands maîtres, c'est que ceux qui ont voulu se borner à l'imagerie ont perdu l'imagerie. Il est comique de voir les Marxistes courir après leurs exemples, et buter dessus sans les voir. L'imagination qui se prend pour l'entendement est aussitôt bornée ; ainsi comprise, l'histoire des religions tue l'histoire et les religions. Mais au contraire cherchant toujours l'idée dans les coutumes, j'avais l'espoir de retrouver l'homme, et de percer à travers les religions jusqu'à l'esprit même. Toujours est-il que l'observation des coutumes, et, encore mieux, du geste coutumier, était la partie agréable et réveillante de l'enseignement, et comme une opinion droite sauvée. Toutefois j'ai su remarquer qu'on riait beaucoup à mes histoires, et j'ai toujours su sauver des hivers de méditation. On n'instruit pas en amusant ; ce principe si caché n'est que le corollaire de ce que je rappelais tout à l'heure, que l'imagination ne peut remplacer l'entendement. Ces précautions prises, j'aimais à rechercher quelles mœurs nouvelles, quelle théologie, quelle politique devaient résulter de l'invention du tissage mécanique. En contre-épreuve j'avais le lin, puisque le lin n'est pas tissé mécaniquement. D'un côté l'usine, de l'autre l'atelier de famille ; d'un côté l'apprentissage sous la chiourme, de l'autre apprentissage sous le père, la mère, le frère. Je voyais bien d'où renaissait le Pater Noster, et où peut-être il venait périr. Et comme toutes les rivières ne sont pas bonnes à rouir le lin, j'avais donc des rivières qui arrosaient la religion, des rivières pieuses et miraculeuses. Les chemins de fer, en disséminant l'usine, ont fait un mélange d'esprit urbain et d'esprit paysan. Le dressage des chiens et le dressage des chevaux font deux hommes. Le mineur est discipliné par son métier terrible. Et quant au métier militaire on voit bien qu'il élève une doctrine au-dessus des petites gens, et une morale étonnante comme une tour mutilée. Toutefois il est évident que le marin n'est pas de même croyance que le soldat.

Au reste le riverain de mer s'oppose au terrien, soit par la superstition, soit par la religion, soit par la politique. J'étais amené par les *Propos*, que j'écrivais toujours et que j'écris encore, à essayer de telles idées en pente douce ; mais le changement du public, puisque depuis la guerre je n'écrivais que pour un millier de lecteurs, m'avait conduit à craindre moins des difficultés, assuré que mon millier de fidèles me suivrait toujours. C'est ainsi que l'enseignement passait dans les *Propos* et les *Propos* dans l'enseignement. Autant dire, car c'est la même chose, que l'imagination ouvrait le chemin aux idées et que les idées vivifiaient et orientaient l'imagination, qui sans cette lumière est sujette à se heurter à elle-même comme l'âne à l'ombre de ses oreilles.

Comme on dit l'Arabie heureuse, il faudrait nommer Philosophie heureuse cet enseignement délié et promenant. Dans le fait jamais je ne m'abandonnai à l'amusement, mais du moins je le goûtais sans remords, et n'ai point à m'excuser d'avoir fait rire. Il n'est point de meilleure préparation pour une idée difficile. Je me souviens que même les leçons de *Barbara* et *Celarent* étaient gaies, et je crois que cela tient à un continu schématisation en action. Ce n'est pas peu de délier le corps humain.

Le lecteur fut délié, j'espère, par *Les Idées et les Âges*, ouvrage composé de morceaux, avec bonne humeur, sans emportement. On trouvera au *Navire d'Argent*, revue éphémère mais belle, des morceaux qui auraient pu figurer dans le livre ; et je ne saurais pas dire pourquoi ils n'y sont point. C'était de nouveau la méthode de *Mars*, mais sans aucune fureur. Ici je me réconciliais avec l'homme. J'aimais ce poète dans le mal comme dans le bien. Je commençais à comprendre comment malheur et bonheur sont changés en poèmes, et que mythologie, art et religion font notre habit de tous les jours. Cette bonne humeur fait la couleur de ce livre, auquel je ne reproche que d'être trop facile, au moins d'apparence. Il a pour moi la saveur du *Retour*. J'y trouve de l'insouciance. Jamais je ne méritai moins d'être pris au sérieux par les revues rouges, que du reste j'aime. Je ne connais qu'un syndiqué qui m'ait compris ; mais aussi il a cherché sous la peau.

Humanités

De la technique

[Retour à la table des matières](#)

J'appelle technique ce genre de pensée qui s'exerce sur l'action même, et s'instruit par de continuels essais et tâtonnements. Comme on voit qu'un homme même très ignorant à force d'user d'un mécanisme, de le toucher et pratiquer de toutes les manières et dans toutes les conditions, finit par le connaître d'une certaine manière, et tout à fait autrement que celui qui en aurait d'abord la science ; et la grande différence entre ces deux hommes, c'est que le technicien ne distingue point l'essentiel de l'accidentel ; tout est égal pour lui, et il n'y a que le succès qui compte. Ainsi un paysan peut se moquer d'un agronome ; non que le paysan sache ou seulement soupçonne pourquoi l'engrais chimique, ou le nouvel assolement, ou un labourage plus profond n'ont point donné ce qu'on attendait ; seulement, par une longue pratique, il a réglé toutes les actions de culture sur des petites différences qu'il ne connaît point mais dont pourtant il tient compte, et que l'agronome ne peut pas même soupçonner. Quel est donc le propre de cette pensée technicienne ? C'est qu'elle essaie avec les mains au lieu de chercher par la réflexion. Le premier mouvement du téléphoniste, qui est de secouer l'appareil, est un mouvement de technicien. Et comme il y a une manière de secouer, qui est plus utile

qu'une autre, il y viendra naturellement ; le principal effort de la pensée est ici de remarquer le succès en même temps que les circonstances et les actions, sans rien omettre. J'ai observé chez les gens de métier une mémoire extrêmement tenace, et quasi anecdotique, de leurs moindres essais. Toutefois il me semble qu'on peut distinguer à ce sujet deux espèces de techniques ; car il y a celle qui essaie sans dommage et constate aussitôt l'effet, comme il arrive dans les mécaniques ; au contraire dans la pratique agricole les essais coûtent cher et le résultat se fait attendre longtemps. Entre les deux je mettrais le médecin, dont les essais sont, toujours tâtonnants et prudents, mais qui peut presque toujours essayer sans grand risque. Il est clair que le technicien qui, de ces trois, réfléchit le moins, c'est le mécanicien, qui, à chaque embarras fait, en quelque sorte, la revue de ses moyens, et les essaie rapidement, souvent même avant d'avoir observé. Le médecin observe d'abord. Quant au paysan, il est plutôt ramené par la pratique de son métier à suivre une règle d'action bien des fois mise à l'épreuve. On pourrait appeler technique immédiate cette technique qui est aussitôt redressée par l'effet, comme on voit dans la mécanique, la physique et la chimie. C'est alors que l'on pense avec les mains et que des milliers d'essais conduisent bien plus loin que l'observation la plus sagace.

Mais il faut juger la technique pure, et dire quel genre d'esprit elle promet. Or il est clair que rien ne peut garder de la précipitation, dès que l'habileté technique est acquise ; l'action va devant, et l'esprit ne travaille que sur les résultats, les mains sont prudentes mais l'esprit ne l'est point, assuré d'être redressé toujours par la chose. « On va bien voir », voilà un mot de mécanicien ou d'expert chimiste. Ce que je veux faire remarquer, c'est que la Mathématique, contemplative en ses premiers essais, devient décidément technique par l'usage du Calcul, et d'autant plus que les problèmes sont plus compliqués ; je dis technique, même dans la découverte, comme on voit en Leibniz ou Euler, qui sont habiles à essayer, et réellement transforment une manière d'écrire comme d'autres arrivent à faire marcher un mécanisme rebelle. L'esprit mathématicien s'explique assez bien par des remarques de ce genre. On pourrait dire que le Mathématicien est plutôt un travailleur qu'un penseur. En tout technicien, de mathématique ou bien de chimie, on retrouvera toujours cette impatience qui exige l'action et ne sait point penser avant que l'objet réponde ; et comme conséquence naturelle ce vide de l'esprit résultant de ce que l'idée est toujours ramenée au procédé, ce qui efface la notion même du vrai et du faux. Le technicien est sceptique avant d'avoir essayé ; mais ce qui est remarquable, c'est qu'après l'essai il l'est encore plus, et après une longue suite de succès encore plus. C'est qu'on ne trouve jamais une idée ; il faut la former.

Humanités

Balthazar Claes

[Retour à la table des matières](#)

Balzac a bien décrit en Balthazar Claes l'activité technique; et, sans tenir l'idée, mais par son génie infailible, il a rassemblé les traits véritables du chimiste passionné. La vue continuelle de ces changements et passages d'une apparence à l'autre, si aisément produits et d'ailleurs inconcevables, ramènent le miracle, les folies d'imagination, et les espoirs puérils. On imagine si bien, alors, un corps à la place d'un autre ; ce genre de science habitue l'esprit à des successions arbitraires. Plus on a vu dans ce genre, et moins on est disposé à limiter le possible ; car toutes les combinaisons n'ont pu être essayées dans toutes les circonstances possibles. Aussi les grimoires et les traditions prennent puissance de faits. Qui a vu le verre naître du sable et l'aluminium naître de la terre ne peut plus se retenir d'imaginer ; et dès que la chose n'est plus sous le regard, la réflexion, si l'on peut ainsi dire, est occupée à lier n'importe quoi à n'importe quoi ; d'où un vide d'esprit qui touche à la démence, et que le romancier a peint en traits inoubliables, par ce pas de Balthazar dans l'escalier.

Tel est le roman de l'inventeur, toujours ramené à l'essai par cet inutile travail d'esprit. Aussi ne cherche-t-il pas à s'enrichir, pas plus que le joueur ; ce n'est que l'excuse qu'ils se donnent. Le jeu de Balthazar est de chercher sa pensée dans l'expérience combinée. Et quelle science arrêtera cette main tracassière ? Quelle science imposera d'avance une limite à cette puissance de changer ? Le moteur à explosions fut amené à la perfection où nous le voyons par trois ans d'essais, entrepris par un ouvrier tout à fait ignorant qui se trouvait devant les cylindres et les bielles comme Balthazar devant le soufre et le mercure, ou comme Palissy devant les surprises du feu. L'agitation donne seule ce genre de patience, qui essaie cent fois sans aucune autre raison que le désir ; et le besoin d'agir si aisément satisfait est toujours comme un presentiment. Il faut sans doute la force d'âme d'un Descartes pour retarder une expérience jusqu'au jour où on saura la comprendre. Mais nos essayeurs sont comme ces passionnés, qui essaient encore une fois cette clef qui n'est pas la clef, ou qui cherchent encore une fois la chose dans le tiroir où ils ont déjà fouillé. Supposez un tiroir où l'on trouve à chaque fois des choses nouvelles. Qui donc cessera d'y chercher, s'il a seulement commencé ? L'expérience aveugle est ainsi.

Un joueur ne se lasse point de tenter la chance, par cette seule idée qu'il a que le gain est possible. C'est ainsi que le hasard finit par occuper l'esprit du chimiste. Et comme il n'y a que le nombre des essais qui rapproche le possible et lui offre en quelque sorte un chemin pour être, il est impossible qu'un tel joueur prenne jamais du repos, et ainsi se prive volontairement de quelques chances. La fureur technique fait qu'on oublie de manger. Comment en effet résister à l'idée d'une combinaison non encore essayée ? Comment résister, puisque l'esprit est sans ressource contre l'expérience, et ne peut plus alors supporter de réfléchir sans faire !

Le stupide Lemulquinier est représenté en ce récit comme une image de Balthazar même, mais sans la vaine science qui est désormais soumise à l'espérance. Le serviteur n'a que l'espérance ; et rien ne peut lui enlever l'espérance. Finalement le miracle se fait dans le laboratoire fermé, sans qu'on sache comment ; et cela même n'est pas sans profondeur ; car ce qui détournerait Descartes d'essayer, ce ne serait pas un espoir trop faible, mais au contraire un espoir trop fort. Il faut craindre de réussir sans comprendre, tout autant que de gagner aux cartes.

Humanités

Pragmatisme

[Retour à la table des matières](#)

Ce nom barbare de Pragmatisme désigne seulement l'esprit technicien, qui prend pour régime de ne penser que son action et de ne recevoir comme preuve que les résultats. Le laboratoire a été divinisé ; mais ce n'est qu'un effet de la tyrannie des techniciens, qui exigent que la machine parle. Et c'est presque une obligation de politesse que d'admirer la dernière machine, la plus puissante qui soit au monde ; mais cette admiration ne conduit à rien ; l'esprit reste là-devant comme stupide ; le seul mouvement raisonnable est alors de faire marcher soi-même la machine ; et ce plaisir même s'use aussitôt, parce que l'esprit ne trouve là aucun aliment ; cet ennui remuant est une des causes de la guerre, précisément par ce besoin de construire une machine plus puissante, et surtout par cette fureur de l'essayer. Cet esprit est ravageur.

S'il y a quelque civilisation à espérer, et quelque culture, ce n'est point par là qu'il faut les chercher. L'Humanité y manque, de toutes les façons. Car d'un côté l'Humanité suppose ce mouvement de l'esprit qui contemple d'abord, et se prive de toucher et de changer ; hors de cette discipline, il n'y a jamais de temps pour le respect ; il est si facile d'essayer ; et un essai conduit à l'autre ;

si habile qu'il soit, ce mouvement est toujours brutal et irrité ; c'est le mouvement despotique. Et c'est la vraie raison de se défier des leçons de choses, si on les définit par leur caractère propre, qui est que l'activité technique y précède de loin l'activité mentale. Les enfants ont un goût marqué pour les expériences dans lesquelles l'objet est mis à la torture et sommé de répondre. L'enfant brise les choses et torture les animaux par cette fureur d'inventer sans penser ; à cet abus de la force, si profondément lié à l'activité de croissance, répond cette froide cruauté des vivisecteurs, qui sacrifient des centaines d'animaux quand il suffirait de contempler et de réfléchir avec retenue pour obtenir la vraie réponse. Le chirurgien, comparé au médecin, est encore un de ces hommes emportés qui ne savent résoudre un problème qu'avec les mains. Cette méthode est la plus naturelle en tous, et la première. C'est par là que l'on fait la guerre par tous les moyens, dès qu'on la fait ; et ainsi il y a de la guerre dans les moindres mouvements de l'industrie, surtout de celle qui fond, dissocie et combine ; car pour celle qui utilise la matière telle quelle, comme la fibre du chanvre ou la planche de sapin, il y a toujours un moment contemplatif, ou d'arrêt, qui est beau. Mais le règne du fer s'étend à tous les métiers, et l'industrie papetière réduit d'abord l'arbre en bouillie. Ainsi tous nos maux se tiennent et s'enchaînent, selon la loi inflexible de ce qu'il faut appeler le délire technique.

L'Humanité manque aussi en ces recherches impatientes, encore en un autre sens, parce que l'esprit historique manque. Dans la technique il n'y a que le dernier outil qui compte. On se moque de l'antique charrue à soc de bois ; et les musées d'industrie ne sont que pour apprendre le mépris. Par opposition, pensons au respect que méritent encore la géométrie d'Euclide et l'astronomie d'Hipparque, contemplatives, l'une par une discipline volontaire, et l'autre par la nécessité qui nous détourne absolument de vouloir changer les choses du ciel, si évidemment hors de nos prises. Ce sont alors des pensées, où l'on reconnaît l'Homme ; et celui qui prétend aller plus vite qu'eux est bientôt humilié ; au lieu qu'on se moque d'un ouvrier qui scie une barre de fer au lieu de l'attaquer au chalumeau. Mais en suivant cette idée on aperçoit le prix de la Culture dite littéraire, qui retrouve si bien tout l'homme dans les grandes œuvres. Aussi ces études sont bien appelées Humanités. Mais il y a aussi une histoire inhumaine, qui va au détail sans fin, et méprise les types les plus éminents ; en quoi il faut reconnaître un des derniers effets, et des plus cachés, de l'activité technicienne. Car le travailleur d'archives se moquera de celui qui relit Homère. Cela n'est-il pas bien connu ? Cette pensée aussi suit l'action ; l'historien lit, analyse, classe, décompose les documents selon ses fiches, et propose fièrement quelque travail qui n'avait pas encore été fait ; dont rit l'autre technicien, qui est bien assuré de trouver autre chose ; un autre court au Tibet : mais il oubliera ou négligera certainement quelque chose ; et quelque chose qui sera le plus important quand on le découvrira ; ici encore c'est l'action qui va la première, et la pensée suit. Ainsi l'idée historique périt par la technique historique. Et ce délire technique est plus marqué en Allemagne que chez nous, parce que l'Allemagne est un pays d'industrie. Au fond c'est l'esprit agriculteur, toujours assez contemplatif, qui sauve la vraie culture ; dont *Les Géorgiques* de Virgile après le poème d'Hésiode sont un symbole assez fort.

Humanités

De la scolastique

[Retour à la table des matières](#)

Il faut appeler scolastique cette élaboration et ce perfectionnement du savoir qui prend pour fin d'accorder les discours entre eux. Lorsqu'il n'y a point d'objet dans l'expérience qui puisse redresser nos jugements, la méthode scolastique est la seule ; mais, même quand les objets attendent et pourraient répondre, la méthode scolastique est encore la première, parce que le monde le plus proche est toujours le monde humain, et que l'accord avec les humains est de première urgence, pour n'importe quel penseur. On peut même dire que toute idée est d'abord scolastique ; car la technique qui, au rebours de la scolastique, cherche l'accord avec la chose, est naturellement muette, et se transmet par imitation et apprentissage. Et même quand ils pourraient le faire, grâce à d'amples provisions scolastiques, les techniciens ne discutent pas volontiers ; ce sont leurs œuvres qui parlent.

Que l'accord soit premier, en toute idée, et que la dissidence se greffe sur l'accord, c'est ce qui est évident si l'on considère que l'acquisition des premières idées se fait en même temps que les premiers essais du langage. Laissant les origines historiques, qui sont livrées aux discussions, je dis seulement que tout enfant, pendant de longues années, pense avec ceux qui l'instruisent et que tout son travail est de s'accorder à eux. Nous sommes formés scolastiquement, comme le mot l'indique. Et la seule objection naturelle résulte alors d'une contradiction d'apparence entre ce qui a été dit et ce qui est dit. Aussi c'est ce que l'on demande d'abord à un auteur, de ne pas nier ce qu'il a dit. Car si je crois qu'il nie ce qu'il a dit, c'est comme si je ne pouvais m'accorder avec lui sans m'opposer à lui. Par exemple si ayant dit que les étoiles tournent il dit maintenant que la terre tourne, ou s'il dit que cette laine en ballot est plus lourde que ce plomb en lingot, quoiqu'il accorde que le plomb est plus lourd que la laine, il s'agit réellement de mieux entendre les mots qu'il emploie ; et l'accord sera bien plus difficile s'il dit que le droit de propriété est injuste, ou que Dieu éprouve ceux qu'il aime.

Mais enfin, quelle que soit la question, toute discussion remonte à un accord qui ne fait pas doute, et passe à un autre accord très voisin du premier, pour en venir à réconcilier les disputants. Platon joue ce jeu avec une patience

qui étonne d'abord ceux qui ont coutume d'en venir au fait. Mais pourtant quel fait décidera s'il vaut mieux être juste ou injuste ?

Il faut dire là-dessus, en franchissant de larges espaces, que nous sommes trop disposés à croire que l'expérience décide du vrai et du faux. Le célèbre pendule de Foucault veut prouver que la terre tourne ; et si je vois ce pendule couper son propre chemin sur le sable, il me semble que je vois la terre tourner. Mais qui empêche de dire que ce qui tourne autour de la terre supposée immobile entraîne le pendule de Foucault, par attraction, par frottement ou autrement ? Et, comme disait l'illustre Poincaré, si quelque triangle astronomique montrait une somme d'angles différente de deux droits, on aurait encore le choix entre deux partis dont l'un serait d'abandonner la géométrie d'Euclide, et l'autre de changer l'optique. En sorte qu'il ne faut point tant rire de la disposition théologique à ramener aux principes tous les faits nouveaux, par de subtiles interprétations. Nous lisons que certains sauvages pensent qu'une conjuration de prière amène la pluie mais que, si la pluie manque, ils n'hésitent pas à dire que la prière a été mal faite. Cela est donné comme étranger à nous, et presque risible. Mais je ris de celui qui rit. Ce mouvement d'esprit c'est notre scolastique en raccourci ; et notre scolastique c'est notre pensée. L'un veut que la Bible suffise à tout. Pour moi, je lis Platon avec l'idée que Platon suffit à tout ; et j'écoute, tout homme parlant ma langue, avec l'idée qu'il dit vrai et qu'il a raison. Car que serait-ce qu'écouter ? Et que serait-ce que lire ? Et partant de cette idée qui est la mère de toutes les idées, je m'applique à vaincre les difficultés d'apparence. Penser c'est premièrement cela. Les leçons de choses redresseront les idées, si l'on a des idées ; mais elles n'en donneront point.

Humanités

De l'acquisition des idées

[Retour à la table des matières](#)

Que toutes les idées soient prises de l'expérience, c'est ce qu'il n'est pas utile d'établir. Il n'y a point de pensée qui n'ait un objet, quand ce ne serait qu'un livre ; et ce n'est pas peu de chose qu'un livre, surtout ancien et réputé. Mais cet exemple fait voir qu'il y a deux expériences. Connaître une chose, c'est expérience ; connaître un signe humain, c'est expérience. Et l'on peut citer d'innombrables erreurs qui viennent du signe humain et qui déforment l'autre expérience, comme visions, superstitions et préjugés ; mais il faut remarquer aussi que nos connaissances les plus solides concernant le monde extérieur sont puissamment éclairées par les signes humains concordants. Il

est impossible de savoir ce que c'est qu'une éclipse à soi tout seul, et même à plusieurs dans une vie humaine ; et nous ne saurions pas qu'Arcturus s'éloigne de l'Ourse si Hipparque n'avait laissé un précieux catalogue d'étoiles ; en sorte qu'on pourrait dire que nous ne formons jamais une seule idée, mais que toujours nous suivons une idée humaine et la redressons. Nous allons donc aux choses armés de signes ; et les vieilles incantations magiques gardent un naïf souvenir de ce mouvement ; car il est profondément vrai que nous devons vaincre les apparences par le signe humain. Ce n'est donc pas peu de chose, je dis pour l'expérience, de connaître les bons signes. Devant le feu follet, l'un dit âme des morts, et l'autre dit hydrogène sulfuré. Au souvenir d'un rêve, l'un dit message des dieux et l'autre dit perception incomplète d'après les mouvements du corps humain. Quant à l'homme de la nature, qui va tout seul à la chose, et sans connaître aucun signe, sans en essayer aucun, c'est un être fantastique, qui n'est jamais né.

L'homme réel est né d'une femme ; vérité simple, mais de grande conséquence, et qui n'est jamais assez attentivement considérée. Tout homme fut enveloppé d'abord dans le tissu humain, et aussitôt après dans les bras humains ; il n'a point d'expérience qui précède cette expérience de l'humain ; tel est son premier monde, non pas monde de choses, mais monde humain, monde de signes, d'où sa frêle existence dépend. Ne demandez donc point comment un homme forme ses premières idées ; il les reçoit avec les signes ; et le premier éveil de sa pensée est certainement, sans aucun doute, pour comprendre un signe. Quel est donc l'enfant à qui on n'a pas montré les choses, et d'abord les hommes ! Où est-il celui qui a appris seul la droite et la gauche, la semaine, les mois, l'année ? J'ai grand'pitié de ces philosophes qui vont cherchant comment la première idée du temps a pu se former par réflexion solitaire. Êtes-vous curieux de connaître les idées du premier homme, de l'homme qui n'est jamais né ? Le développement, à la bonne heure, mais l'origine, non. Et justement je tiens ici une notion importante qui concerne le développement. Sans aucun doute tout homme a connu des signes avant de connaître des choses. Disons même plus ; disons qu'il a usé des signes avant de les comprendre. L'enfant pleure et crie sans vouloir d'abord signifier ; mais il est compris aussitôt par sa mère. Et quand il dit maman, ce qui n'est que le premier bruit des lèvres, et le plus facile, il ne comprend ce qu'il dit que par les effets, c'est-à-dire par les actions et les signes que sa mère lui renvoie aussitôt. « L'enfant, disait Aristote le Sagace, appelle d'abord tous les hommes papa. » C'est en essayant les signes qu'il arrive aux idées ; et il est compris bien avant de comprendre ; c'est dire qu'il parle avant de penser.

Le premier sens d'un signe, remarquez-le, c'est l'effet qu'il produit sur d'autres. L'enfant connaît donc premièrement le texte humain par mémoire purement mécanique, et puis il en déchiffre le sens sur le visage de son semblable. Un signe est expliqué par un autre. Et l'autre à son tour reçoit son propre signe renvoyé par un visage humain ; chacun apprend donc de l'autre, et voilà une belle amitié. Quelle attention que celle de la mère, qui essaie de comprendre son petit, et de faire qu'il comprenne, et qui ainsi en instruisant s'instruit. En toute assemblée, même rapport ; toute pensée est donc entre

plusieurs, et objet d'échange. Apprendre à penser, c'est donc apprendre à s'accorder ; apprendre à bien penser, c'est s'accorder avec les hommes les plus éminents, par les meilleurs signes. Vérifier les signes, sans aucun doute ; voilà la part des choses. Mais connaître d'abord les signes en leur sens humain, voilà l'ordre. Leçons de choses, toujours prématurées ; leçons de signes, lire, écrire, réciter, bien plus urgentes. Car, si ce ne sont point nos premières idées fausses que nous tirons peu à peu vers le vrai, nous pensons en vain. Comme il arrive pour les merveilles de la technique ; tout l'esprit est dans la machine, et nous restons sots.

Humanités

Des idées générales

[Retour à la table des matières](#)

Je ne donnerais pas une minute à un problème qui n'intéresserait que les disputeurs. Mais il y a des hommes, et j'en connais, qui croient avoir beaucoup gagné vers le vrai quand ils se sont élevés, comme ils disent, à une idée générale. Or, je n'ai jamais compris ce qu'ils allaient chercher par là ; car ce qu'il y a à connaître c'est certainement le vrai de chaque chose, autant qu'on peut. Il me semble donc que le mouvement naturel de l'esprit est de descendre des idées aux faits et des espèces aux individus. J'avais remarqué aisément, outre cela, que presque toutes les erreurs du jugement consistent à penser un objet déterminé qui se présente d'après une idée commune à cet objet-là et à d'autres ; comme si on croit que tous les Anglais s'ennuient et que toutes les femmes sont folles. Et enfin il m'a semblé que les théoriciens, dans les sciences les plus avancées, sont aussi ceux qui sont le mieux capables d'approcher de la nature particulière de chaque chose, ainsi que lord Kelvin expliqua des perturbations purement électriques dans les câbles sous-marins d'après la théorie purement algébrique des courants variés, tout cela m'aidait à comprendre que les cas particuliers et les individus ne sont pas donnés à la pensée, mais plutôt conquis par elle, et non pas complètement ; et que, lorsqu'on dit que les enfants ou les ignorants en sont réduits à la connaissance des choses particulières, on parle très mal, car ils n'ont que des perceptions mal distinctes et ne voient pas bien les différences. Toujours est-il que, lorsque je m'approche d'un être pour l'observer, je le vois d'abord en gros, et de façon que je le confonde aisément avec beaucoup d'autres ; je vois un animal, un homme, un cheval, un oiseau. Même souvent, j'essaie une idée, puis une autre, me servant d'abord d'un mot puis d'un autre, ce qui est bien exactement penser par le moyen d'idées générales, mais en cherchant toujours la perception particulière.

De même les anciens astronomes ont pensé la loi d'abord, lorsqu'ils ont supposé que les astres décrivent des cercles ; ensuite ils ont supposé l'ellipse, c'est-à-dire une courbe plus compliquée, d'après quoi ils approchent de la trajectoire réelle, qui est beaucoup plus compliquée encore.

Ces remarques sont pour rassurer le lecteur qui aurait le dessein de suivre les propositions du précédent chapitre concernant l'acquisition des idées ; car il ira à renverser complètement les notions qu'il a lues partout, non pas chez les Grands, qu'on ne lit guère, mais chez les philosophes de cabinet. Sommairement voici le dessin abstrait de toute acquisition d'idées. Le premier signe qui soit compris désigne naturellement tout, sans distinction de parties ni de différences ; et la première idée, jointe à ce premier signe, correspond à une idée très simple et très générale, comme Être, ou Quelque chose. Le premier progrès dans la connaissance consisterait à apercevoir et à désigner deux parts dans le Quelque chose, dont l'un serait par exemple Maman, et l'autre Papa, ou bien Lélé, ou bien Lolo. Je cite ces deux mots enfantins, parce que j'ai remarqué que les petits Normands appellent le lait lolo, comme l'eau, au lieu que les petits Bretons appellent l'eau lélé, comme le lait ; et ces deux exemples font bien voir comment un mot sert d'abord pour beaucoup de choses, ce qui revient à dire que l'on va toujours d'un petit nombre d'idées très générales, à un plus grand nombre d'idées plus particulières. Les linguistes auraient à témoigner là-dessus, d'après ces racines que l'on retrouve modifiées mais toujours reconnaissables, en tant de mots différents, ce qui montre assez que le même mot a d'abord désigné beaucoup de choses, d'après les ressemblances les plus frappantes. Toujours est-il que les peuplades les plus arriérées étonnent les voyageurs par un usage qui se retrouve en toutes, de donner aisément le même nom à des êtres qui se ressemblent fort peu. Au reste l'ancien jeu des métamorphoses traduit assez bien une disposition à penser l'identique ; disposition enfantine de l'esprit, toujours soutenue par les mots. Et sans doute les métaphores témoigneraient de même. Mais halte-là. Ce sujet des métaphores offre aussitôt, après de trop faciles remarques, des difficultés supérieures.

Humanités

Des idées universelles

[Retour à la table des matières](#)

Une idée est dite générale lorsqu'elle convient à plusieurs objets ; mais quand on dit qu'une idée est universelle, on ne veut point dire du tout qu'elle convienne à tous les objets ; car il n'y a que les idées de Possible ou d'Être qui soient dans ce cas, et elles sont bien abstraites et creuses. Et pour les idées d'Espace, de Temps, de Cause, qui sont évidemment des relations, on ne peut

point dire qu'elles appartiennent à quelque objet ; on dirait mieux qu'elles sont nécessaires, c'est-à-dire que toute pensée les forme, sans pouvoir les changer arbitrairement. Et puisqu'il y a des idées qui sont communes à tous les esprits, ce sont ces idées-là qui doivent être dites Universelles ; et l'on ne fera que revenir au commun usage ; car si l'on dit que quelque chose est généralement admis, cela veut dire que l'expérience y conduit la plupart des hommes, d'après des cas à peu près semblables. Au lieu que si l'on dit que quelque chose est universellement admis on veut exprimer que cela est clair et indéniable pour tout esprit qui entend la question.

Disons donc que ce n'est point parce qu'une idée est très générale qu'elle est universelle. L'idée sauvage de Mana, qui désigne une puissance invisible cachée dans tout visible, ou quelque chose comme cela, est aussi générale qu'une idée peut l'être ; mais la critique ne l'a pas encore reçue comme universelle ; entendez que nous n'apercevons pas de chemin assuré pour la comprendre. Mais l'idée de Cercle, qui ne convient pas à tous les objets, convient au contraire à tous les esprits, entendez qu'il y a des chemins pour amener n'importe quel pensant à former cette idée correctement ; elle doit donc être dite universelle. Les techniciens considèrent le plus souvent les idées comme générales ; ce sont alors des formules d'action qui sont bonnes aussi pour ceux qui ne les comprennent pas ; par exemple une Table de Mortalité peut être utilisée par un homme qui ne serait nullement capable de l'établir ; une Table de Logarithmes de même. Mais il est clair que les idées prises ainsi ne sont plus des Idées à proprement parler. L'Idée véritable, dans ces cas-là, c'est la théorie démontrable, et qui s'impose à tout esprit convenablement préparé ; ce n'est point parce qu'elle est générale qu'elle est idée, mais bien parce qu'elle est universelle. Quand il n'y aurait qu'un objet circulaire dans l'expérience humaine, le Cercle et le nombre Pi n'en seraient pas moins des idées universelles. Et du reste il n'y a point d'objet circulaire, à parler rigoureusement. Le cercle est un moyen parmi d'autres, qui permet d'approcher des formes réelles et de les déterminer de mieux en mieux. Peut-être pourrait-on dire qu'aucune idée n'est réellement générale, sinon pour l'usage et la commodité, mais que toute idée est toujours pensée comme universelle. Et si la première partie de cette formule est livrée aux discussions, la seconde ne reçoit pas la discussion. Autant que je pense, et quelque obscure et inexprimable que soit ma pensée, je pense pour tout esprit ; et comme cette notion d'esprit hors de toute forme a quelque chose d'indéterminé, disons prudemment et avec sécurité que toute pensée est pensée pour l'esprit humain. C'est ainsi qu'un homme qui se croit injustement traité en appelle, dans la solitude, à quelque homme impartial, assuré qu'il est que si les hommes qui l'entourent ne s'accordent pas à son jugement, c'est qu'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas le comprendre. Et telle est l'idée qui se cache dans la preuve populaire, toujours invoquée, toujours contestée, du Consentement Universel. Il n'existe sans doute aucune question sur laquelle tous les hommes s'entendent, même concernant les opérations simples sur les quatre premiers nombres ; car il y a des fous et des idiots, sans compter ceux qu'on ne peut consulter. Cela n'empêche pas que ce soit pour la foule entière des hommes présents et à venir que l'on forme n'importe quelle pensée ; et à mesure que les démonstrations

trouvent accès auprès des hommes attentifs et assez préparés, l'idée devient humaine. On voit encore par là quel appui on trouve, pour penser comme il faut, dans l'accord des plus grands esprits des siècles passés ; et que, de toute façon, il faut que cet accord se fasse, ou que l'on cherche ou aperçoive quelque moyen de le faire ; car réfuter c'est se réfuter. Par cette raison les expressions en même temps puériles et fortes des auteurs les plus éloignés de nous, doivent finalement être reconnues comme faisant partie du bien commun, entendez de l'esprit commun. Si Platon déraisonne, ou Homère, ou *l'Imitation*, il n'y a plus d'esprit humain. Qui n'a pas su vaincre les différences, les métaphores, et les mythes, et enfin s'y retrouver, ne sait point penser. La Culture littéraire va donc bien plus loin qu'on ne croit.

Humanités

Du langage

[Retour à la table des matières](#)

Un homme qui ne connaît que les choses est un homme sans idées. C'est dans le langage que se trouvent les idées. C'est pourquoi si on pouvait instituer une comparaison par les effets entre deux enfants, l'un qui ne ferait jamais attention qu'aux choses, et l'autre qui ne ferait jamais attention qu'aux mots, on trouverait que le dernier dépasserait l'autre à tous égards et de bien loin. Car il n'est pas difficile de retenir des expériences familières, et de joindre à chacune le mot qui la désigne dans l'usage ; et le métier, là-dessus, conduit n'importe quel homme à une perfection étonnante ; mais, pour les idées et les sentiments, qui importent le plus, l'homme de métier n'est toujours qu'un enfant.. Au contraire, dans l'étude d'une langue réelle, chacun trouve toutes les idées humaines en système, et des lumières sur toute l'expérience, qui lui font faire aussitôt d'immenses progrès, parce que d'un côté il s'humanise, recevant en raccourci tout ce qui est acquis déjà, et que, d'un autre côté, suivant les mots en leurs différents âges, il trouve dans ce mouvement l'impulsion qui convient à une nature pensante que l'animalité et l'imagination occupent toujours puissamment. Il y a bien de la différence sous ce rapport entre les langues parfaites que l'on invente d'après la nature des objets, ampère, volt, ohm, et les langues populaires, qui ont bien plus d'égard à la nature humaine, c'est-à-dire aux difficultés réelles que rencontre tout homme qui s'interroge. Et remarquons que, même dans les langues techniques, il est rare que l'on trouve des mots sans ancêtres, comme sont justement ceux qui sont cités plus haut. Le mot Fonction, pris dans son sens mathématique, n'est pas détaché pour cela de la série politique. Équation, Intégrale, Convergence, Limite sont encore des mots humains, malgré l'effort du technicien, qui voudrait ici nous faire oublier tout autre sens que celui qui résulte de la définition. Et cette technique, comme toute technique, tend à effacer l'idée. Toutes les fois que l'on apprend

une langue vivante par les voyages, le commerce et l'industrie, on l'apprend techniquement, c'est-à-dire en vue seulement de désigner un objet sans ambiguïté ; et la trop célèbre méthode directe, qui montre l'objet en prononçant le mot, semble avoir pour fin, et a eu pour effet, de nous délivrer tout à fait de Culture.

C'est ainsi qu'on apprendrait une langue tout à fait conventionnelle, et qui n'aurait point de passé. Mais ce n'est pas du tout ainsi que l'on apprend une langue réelle ; c'est par les mots alors qu'il faut comprendre les mots. Ici l'esprit est mis en demeure de penser. L'avantage décisif des langues mortes sur les langues vivantes, c'est que personne ne peut nous montrer l'objet. On apprend alors le sens par la racine et par les relations ; et le plus savant est alors, comme on remarque au contact d'un véritable humaniste, celui qui cherche entre beaucoup de sens celui qui est exigé par les mots voisins, et de proche en proche, par la multitude des mots qui précèdent et qui suivent. Qui définira le mot raison ? On dit que l'homme est doué de raison. On dit la raison du plus fort, la raison d'une progression, demander raison, rendre raison, en buvant fais-moi raison, livre de raison, raison sociale. Mais quelle richesse nouvelle quand on découvre ratio, d'où vient ration ; ratus qui veut dire persuadé, reor qui veut dire croire, et ratification, qui en vérité rassemble presque toutes ces relations en une. Cette richesse est humaine, je dois m'y conformer ; quand j'en ai fait en gros l'inventaire, je suis déjà bien riche. Il faut toujours citer, après Comte, le double sens du mot cœur, qui veut désigner amour et courage. Répondre explique Responsable ; Spondere explique l'un et l'autre. Prudence, Prude et Prudhomme sont parents ; courage et courroux de même ; et choléra ressemble à colère. Grâce, Jugement, Droit, Juste, ont chacun des sens merveilleux. On dit les Humanités, le Peuple, la Propriété. Chacune de ces remarques découvre aussitôt une idée d'importance. Et que sera-ce s'il faut deviner la pensée d'un auteur vieux de mille ans d'après ces signes merveilleusement ambigus ? Encore bien mieux si la pensée s'affirme d'abord par une beauté irrécusable, immédiatement sentie et en même temps confirmée par des siècles d'admiration. Ici se prépare toute pensée, non seulement de Politique et de Morale, mais de physique aussi bien.

Humanités

L'esprit juste

[Retour à la table des matières](#)

On dit un esprit juste, on ne dit pas un esprit injuste, mais ce sens est pourtant supposé par l'autre. La connaissance des choses n'est pas ce qu'il y a de plus difficile ; et Socrate osait dire que ce n'est pas ce qu'il y a de plus pressant. Je puis remarquer aujourd'hui que depuis vingt ans les générations se

sont adaptées à un esprit strictement positif, et dominant aisément ce genre de connaissances qui nous rend maîtres des choses. L'erreur serait de croire que cette formation suffit à faire un esprit juste. L'esprit est toujours juste à l'égard des choses dès qu'il les connaît ; et ajoutons qu'il les connaît toujours dès que son métier l'y oblige ; mais cette connaissance est bien loin d'épuiser le sens de ce beau mot, l'Esprit Juste. Il faut juger de l'humanité d'après d'autres principes. Voir les hommes sous l'idée de Nécessité, cela est court, cela n'est pas juste. D'autant qu'ils y descendent dès qu'ils se sentent pris ainsi. L'idée que les commerçants volent autant qu'ils peuvent les rend tous voleurs en effet ; voleurs mais non point contents. Ce sont des poètes et des moralistes.

Quand on lit dans Marc-Aurèle : « Garder le génie intérieur exempt de souillure », on le croit bien loin du commun. Mais enfin c'était un homme, ce n'était qu'un homme. Non pas si loin du commun. Beaucoup de rois abdiquent sans y penser ; mais l'abdication signifiée, personne n'y consent, ou presque personne ; de là les guerres. L'idée de subir et de suivre la peur à la manière des animaux n'est pas supportée. Terribles redressements. Il est vrai que le Misanthrope et le Géomètre ne sont nullement éclairés par là, l'un disant que la férocité animale n'est qu'endormie, ce qui n'est même pas une demi-vérité, l'autre disant que la guerre est nécessaire, et au fond fatale, et que nulle volonté n'y peut rien. Jugements profondément injustes, et qui font l'Esprit Faux. La guerre est plutôt une crise de peur, dominée en beaucoup par un sursaut de liberté. Ce sursaut dépasse seulement le but ; il ne faudrait, pour assurer la paix, que croire ferme à l'héroïsme humain. Mais c'est ici comme dans la recherche technique, où l'homme aime mieux essayer que juger. Car le commencement de l'essai n'effraye point ; au lieu que si on jure de soi, c'est autre chose. L'esprit faux est donc ici comme partout un esprit sans courage.

L'Objet se charge de nous apprendre la Nécessité ; n'ayons crainte. Mais comment apprendre Foi, Espérance et Charité ? Comment sinon par l'admiration et imitation des meilleurs types humains ? L'enfant va droit là, fort de son ignorance ; voilà le mouvement humain. La faute de Jugement est donc de ne pas croire à l'Humanité. Le plus beau mythe est celui d'Hercule ; voilà le modèle que l'homme s'est donné ; et ce compagnon rassure dans le sens plein du mot. Je dis donc qu'il faut de la Grandeur d'âme et même de la Hauteur pour bien juger. Non sans sévérité ; j'ai remarqué que qui méprise beaucoup pardonne beaucoup ; mais inversement qui estime beaucoup exige beaucoup ; négligeant toutefois les choses de peu, et, pour les fautes d'importance, y cherchant toujours la vertu cachée et l'erreur explicable, ce qui est une manière d'être indulgent sans la moindre complaisance. Je ne parle ici que du jugement nu ; je laisse les punitions, qui sont d'un autre ordre. Je puis appeler sévère en un sens l'homme qui condamne l'homme à rester ignorant, menteur et brutal par la nécessité de sa nature ; mais beaucoup appelleront sévère en un tout autre sens, celui qui frappe toujours au sommet de l'âme et qui attend.

Humanités

L'esprit de finesse

[Retour à la table des matières](#)

Les géomètres, considérant d'abord dans l'ordre extérieur les relations les plus simples et les plus abstraites, ont gagné de science en science jusqu'à la Biologie, toujours soutenus par la puissante méthode qui va du connu à l'inconnu. Ce genre de puissance doit être estimé très haut, non point seulement parla prise qu'il donne sur les choses, mais surtout par la discipline qu'il impose à notre esprit, naturellement agité, inquiet et livré aux rêves. Descartes est le héros de ce combat, où il faut savoir à propos attendre, douter, oser au fond, d'après ce principe de l'ordre moral que ce qui est pensé sans liberté est faux. Aussi a-t-il approché la physique jusqu'au voisinage de l'ordre humain dans son *Traité des Passions*. Travail d'ascète où il faut suivre un ordre et ne compter que sur soi.

Mais l'ordre humain n'attend pas. Nous y sommes plongés. L'aveugle empirisme des gouvernants de toute sorte, qu'ils instruisent, persuadent ou conseillent, y fait presque tout ; et ce genre d'habileté, lorsqu'il est séparé de toute culture, est peut-être ce qui donne à l'esprit la plus mauvaise formation, que l'on doit appeler puérile, parce que la politique tâtonnante est toujours au fond celle de l'enfant, qui ne regarde qu'aux effets. L'inférieur portant le supérieur, les hommes sont facilement conduits par l'intérêt, la flatterie, les menaces, les promesses. Aussi voit-on que dans les affaires de banque, des hommes évidemment médiocres arrivent à la puissance des rois. Et c'est encore là une espèce de technique, mais non assez redressée par ce flexible ordre humain, qui répond si bien à nos opinions. L'homme est avide, crédule et fripon autant qu'on le suppose tel ; et nos manouvriers de finance et de politique prennent leurs règles de sagesse dans cette mauvaise expérience, où, par le seul regard, l'objet change. Ce genre d'homme abonde ; et c'est bien la Finesse, mais sans esprit.

Cette vulgarité est commune à l'ignorant et au géomètre, dès que, sans une réelle culture, ils sont entraînés à manier des hommes. L'ingénieur sous ce rapport ne vaut guère mieux que le banquier. Tout cela est assez connu, et les effets en sont assez visibles. Mais ce que l'on ne sait pas toujours comprendre, c'est que c'est l'éducation littéraire qui prépare ici le jugement d'une manière convenable, par le spectacle de l'Ordre Humain, qui n'est présenté comme il

faut que dans les Œuvres Humaines les plus éminentes. Finesse est noblesse ; et la vraie ruse est de supposer le mieux, afin de le faire être. Cette condition paraîtra moins étrange, si l'on a bien compris comment l'opinion répond à l'opinion, et qu'il suffit que l'on croie qu'un enfant est paresseux ou menteur pour qu'il le soit en effet. Agir sur un homme c'est le rappeler à lui-même. À vous donc d'éveiller plutôt les étages supérieurs ; car tout dort.

Voici donc la loi suprême du jugement ; dès que l'ordre humain est pris comme objet, c'est que c'est le meilleur qui éclaire tout. Découronnez l'homme, il retombe au plus bas. Vous-même d'abord. Jugez-vous animal, et vous êtes tel, déterminé, et vous êtes tel, timide, et vous êtes tel. Aussitôt. Mais pour les autres aussi bien. Ici il apparaît en clair pourquoi l'expérience non redressée nous trompe inévitablement. C'est donc le Meilleur qui nous instruit, et il faut gouverner, conseiller, instruire d'après les modèles. Rares et mélangés dans l'expérience directe ; choisis au contraire et purifiés dans l'expérience littéraire, qu'il vaudrait mieux appeler esthétique, parce que la beauté de l'expression est ce qui nous enlève le désir et le moyen d'altérer les sentiments composés et les courageuses pensées d'un Socrate, d'un Marc-Aurèle, d'un Virgile. Car ce qui n'est point beau est livré aux médiocres qui le divisent et le recomposent à leur niveau. Mais ce qui est beau revient toujours le même, et intact ; c'est l'objet qui convient si l'on veut penser la Nature Humaine, toujours humiliée sans ce secours. Les grands auteurs sont donc le seul miroir où l'homme puisse se voir homme. Et l'admiration est la stricte méthode pour la formation de l'Esprit.

Humanités

Des idées fausses

[Retour à la table des matières](#)

Je veux bien accorder qu'il y a plus de vérité dans le Socialisme que dans l'Évangile ; mais personne ne croira que le Socialisme serait ce qu'il est sans l'Évangile. Là-dessus un socialiste vient naturellement à penser que ce progrès est fait, et que c'est perdre temps que de le refaire ; que ce qu'il y avait d'humain dans l'Évangile a passé dans le Socialisme, que le meilleur des anciens livres s'exprime assez dans le meilleur des nouveaux livres, et qu'enfin l'esprit humain, étant venu à maturité, n'a nullement besoin de faire l'enfant. C'est comme si l'on disait que l'homme n'a nullement besoin d'être enfant d'abord. Cet esprit sans enfance correspond à ce genre d'intelligence que l'activité technique peut développer. Et j'ai remarqué que le technicien, qui n'a besoin que de la dernière idée, arrive par cette économie de pensée à n'avoir plus d'idées du tout. C'est ce que je n'ai pas compris sans peine ; et je ne

l'expliquerai pas aisément en peu de mots. J'en veux pourtant dire quelque chose ; car ces écoles techniques dont nous nous embarrassons nous préparent un genre d'hommes mal composé. Formule et fureur ; j'ai connu de ces fanatiques qui ne sont sûrs de rien, si ce n'est que telle formule est la plus récente à la date du jour. Réellement une idée fausse n'est rien, et une idée vraie n'est rien non plus. Toutes les idées ont du vrai et du faux ; mais toutes sont fausses dès qu'on s'y tient ; c'est le mouvement à travers les idées qui fait le vrai de toutes. Non pas seulement de la dernière, qui approche le mieux de l'objet et donne mille prises, mais aussi de la première et de la plus ancienne, par laquelle l'enfance s'accorde à la maturité et en quelque façon la porte. Car l'inférieur, selon la célèbre formule, porte le supérieur, non pas autrefois seulement, mais maintenant et toujours ; et c'est bien notre enfance qui vit en nous, et qui repousse tristesse et maladie, et qui cherche au delà de ce qui est trouvé, et qui jouit de ce riche univers, qui met toujours en toute action et en toute pensée un peu plus de mouvement qu'il ne faut, enfin qui chante en travaillant. Qui est sorti tout à fait de l'enfance, il est bien sec ; et avare et vieux ; ce sont des morts qui se promènent. Et que ces morts sachent plus ou moins, il n'importe guère. Socialiste vieux, Démocrate vieux, ou Théocrate vieux, c'est toujours la même tête de Méduse, qui glace l'Espérance. Ils viennent tous à me terminer et achever ; mais je veux marcher et me porter à d'autres idées par celles que j'ai. C'est ainsi qu'il faut vaincre l'âge. Je crains les vieillards. Mars est un homme vieux.

S'instruire c'est bien refaire le chemin qui va des premiers poèmes aux plus rigoureuses conceptions. Mais il ne faut pas l'entendre mal. Toute pensée, en tout homme est ce mouvement même, ou elle n'est rien. Celui qui aime la paix, et qui la veut de toutes ses forces, n'est pas loin de vouloir brûler *Illiade* ; ce n'est, dira-t-il, que fureur et barbarie. Mais c'est vouloir penser sans vivre. Car présentement toute *Illiade* bataille en mes rêves, en mes colères, en mes impatiences ; mes pieds et mes mains s'agitent et me mènent, comme ceux d'Ajax ; plus vite que ma pensée. Mais cette *Illiade* est mal composée ; ce n'est que désordre indicible ; ce sauvage ne sait point parler ; je ne sais point lui parler. Au lieu que la vraie *Illiade* a forme humaine déjà ; elle est pensée en son contour ; élevée par l'expression ; déjà idée. C'est pourquoi je m'y retrouve ; le sentiment y passe dans l'idée ; et il entraîne tout l'homme ; le plus puéril de l'homme y prend forme, et appelle autre chose ; *Illiade* appelle l'*Odyssée* ; l'une et l'autre appellent l'*Énéide*, où Hugo voulait voir déjà la couronne chrétienne ; et la chevalerie, la papauté, les croisades dans le Tasse, comme l'Enfer du Dante, appellent autre chose ; car dès qu'une idée est formée, il en faut sortir ; ou plutôt, avec cette idée-la il faut en faire une autre ; et je dirai même que l'idée la moins suffisante, parce qu'elle est aussi la plus touchante, exige aussi le mieux une autre idée, et ainsi nous rappelle le mieux à la vraie pensée. Qu'on ne puisse s'en tenir à Homère, et qu'il ne soit qu'un commencement, quoiqu'il enferme tout en sa forme royale, c'est pour cela justement qu'il est bon à lire et à relire, comme une prière du matin.

Humanités

Des stoïciens

[Retour à la table des matières](#)

On ne connaît les Stoïciens que par leur morale, qui partage avec Platon la gloire d'avoir donné un adjectif à la langue commune. Mais leurs fortes maximes s'appuyaient sur des idées de réflexion qui vont, il me semble, aussi loin qu'on soit jamais allé dans la théorie même de la Pensée. Et, quoi que disent là-dessus les érudits, cette partie de leur doctrine, qu'ils appelaient logique, n'est pas moins fidèlement rapportée que l'autre ; elle est seulement un peu plus difficile à entendre. Au vrai les Stoïciens terminent amplement l'élaboration hellénique, jugeant, enfin les Idées, au-dessus desquelles Platon voulait déjà poser quelque chose de plus éminent. Toutefois il est à juste titre considéré comme le philosophe des Idées ; car son œuvre fut de montrer comment les apparences insaisissables d'Héraclite sont mises en ordre par de fermes affirmations, dont le nombre, la droite, le cercle sont les preuves les plus connues. La célèbre allégorie de la Caverne, et ce qui suit, qui distingue l'idée et le tracé dans l'objet des géomètres, expliquent encore aujourd'hui toute notre science.

Contre quoi Aristote s'est élevé avec force, après qu'il l'eut étudié vingt ans. Et ce second pas de la pensée n'est pas moins beau. Car certainement les Idées n'existent pas ; ce qui existe c'est telle et telle chose particulière, qu'aucune idée n'égale ; et c'est l'individuel qui porte tout ; car ce n'est point le Grec qui est Musicien, mais c'est le même Socrate qui est à la fois Musicien et Grec. Et quand les idées n'ont même pas le pouvoir de s'accrocher les unes aux autres sans un secours étranger, il est encore bien moins permis de croire qu'elles se tiennent éternellement comme des modèles de toutes choses. C'est l'artisan qui fait un lit d'après le modèle du lit, mais la nature travaille au-dedans ; et dans toute nature, son propre modèle y est enfermé, et unique. Ce que le sévère philosophe exprime par deux mots, Forme Substantielle, disant d'une part Forme au lieu d'Idée en vue de rapprocher l'abstraction de la chose ; et secondement voulant faire entendre que l'idée vraie de la chose est la chose même, intimement la chose même, ce qui l'a jeté dans la plus étourdissante métaphysique, qu'on trouvera mise en forme dans Leibniz. Notamment il fallait que le possible abstrait fût élevé au rang de Puissance, et qu'ainsi tout individuel eût sa perfection en lui-même, et ne pût changer qu'en la développant. D'où un Dieu tout en Acte, et vivant ; thème éternel des théologiens. Mais cette philosophie quoique plus rustique était encore trop loin de terre. Les Stoïciens allèrent droit à la question.

Si l'individuel seul existe, aucune idée générale n'est vraie, mais il ne faut pas tirer de là que la pensée doive se perdre dans la perception telle quelle. L'idée vraie devra être une perception vraie ; mais la condition d'une telle perception est double. Car d'un côté il faut que l'esprit la dessine d'après ses formes ; et en ce sens tout le Platonisme est vrai ; aussi les Stoïciens tenaient ferme pour la Raison Commune, comme on sait. Mais d'un autre côté il faut que la perception intelligente soit en même temps sensible c'est-à-dire saisisse à son tour l'individuel en ses différences ; ce qui fait apparaître que l'idée n'est qu'un moyen et que le vrai est continuellement à découvrir, puisqu'il y a évidemment une variété sans fin entre tous les êtres et en chacun d'eux. Voilà donc la Pensée au travail et en action, toujours appliquant ses idées, et les compliquant selon la méthode et en même temps selon l'objet. Saisissable et saisissant, comme ils disaient en un seul mot, telle est la perception en acte ; et la sagesse est en ce travail, et nullement dans la possession d'une idée. C'est pourquoi, sous-entendant qu'aucune idée n'est vraie, ils disaient aussi que le Sage ne se trompe jamais, parce que son mouvement d'esprit est selon le vrai ; Cléanthe est sage dès qu'il apprend, quand il en serait aux éléments, car il va vers la chose, par les idées ; c'est ce progrès qui est le vrai. Ils disaient aussi que c'est l'Esprit tendu qui est l'Esprit vrai ; et qu'ainsi bien penser c'est inventer et non recevoir. En quoi Platon se reconnaîtrait tout ; car il a tout dit en sa Caverne, puisque le sage doit finalement expliquer les Ombres. Mais le génie de Platon laissait sans doute trop à deviner ; sans compter que le démon politique le portait à redresser au lieu de contempler, comme il arrive. Et sans doute il fallait le génie Aristotélicien, mieux planté en terre, pour que la logique fût surmontée et que les Stoïciens pussent dire finalement que toutes les fautes sont égales. Ce que Cicéron n'a jamais pu comprendre, ne soupçonnant point que toutes les erreurs sont aussi égales, comme filles de paresse et lâcheté.

Humanités

Discipline de l'imagination

[Retour à la table des matières](#)

Dès que l'on pense, le corps grimace, comme le fait voir un homme soucieux. Ces grimaces n'altèrent pas les additions, ni les recherches géométriques ; et l'on appelle très bien abstraites ou séparées les connaissances qui se forment ainsi sans que les gestes soient disciplinés. Et les distractions, qui font souvent rire aux dépens d'hommes fort savants, sont signes que leurs idées sont bien loin de leur nature. La danse est à l'opposé, puisque le geste occupe alors tout l'esprit. Entre deux est le travail de la réflexion, qui porte toujours naturellement sus les problèmes les plus difficiles, comme la Paix, la Justice, le Destin. Aussi ne voit-on guère occupés à réfléchir que les hommes

malheureux. Il n'est point de jour où l'on ne rencontre à Paris quelque homme décharné qui parle et gesticule pour lui-même ; et dans ce cas-là, il est assez clair que la parole et le geste vont devant et que les idées suivent sans s'arrêter jamais, sans jamais se laisser prendre par l'attention. Il faut appeler intempérance cet emportement de l'homme sans culture ; dont les plus prudents se préservent par le jeu de cartes ou les échanges de la politesse. C'est la preuve qu'une idée touchante ne peut jamais être suivie si l'imagination n'est pas disciplinée en même temps. C'est pourquoi il ne faut pas attendre beaucoup de ces idées positives et sans ornement que l'on offre à l'enfance, et qui feront, dans les cas les plus favorables, des singes calculateurs, dans le fond grossiers, mal tenus, et souvent méchants ou malheureux. Je voudrais qu'ils pensent plus près d'eux-mêmes, et que l'imagination soit prise déjà, en leurs premières idées ; à quoi les contes réussissent assez bien ; et que l'idée en soit souvent cachée, ce n'est point un mal, mais un bien. C'est une condition favorable, pour la réflexion, si la fantaisie est tellement jointe et comme entrelacée avec l'idée que la pensée tienne tout le corps attentif ; c'est ce qui donnera au jeune singe une figure d'homme.

Comte a découvert une loi de grande conséquence, qu'il faut prendre pour guide en ces difficiles problèmes, c'est que toute idée commence par le fétichisme, qui est le simple jeu de l'Imagination, se perfectionne par la Théologie, ou si l'on veut un mot plus clair, la Mythologie, et enfin s'achève par l'expérience méthodique, qui la conduit à l'état Positif. Cela revient à dire que nous sommes enfants d'abord ; je dirais même, en toute pensée et à tout âge, enfants d'abord ; ce qui ne part point de ce commencement n'arrive jamais à une vraie maturité. C'est pourquoi il faut aller jusqu'à dire que la poésie seule donne réellement des idées. L'enseignement dit classique ne peut être compris que par là. L'enfant lit, apprend, récite, copie, traduit une quantité de beaux textes ; entendez dans lesquels l'expression de l'idée est toujours illustrée par le jeu libre de l'imagination, et cela se reconnaît à ce signe, qu'ils plaisent d'abord. Ces textes sont naturellement obscurs, et au-dessus de l'enfant ; mais une telle situation convient à notre nature ; et c'est comme une précaution qu'il faut prendre, de laisser l'idée étroitement engagée dans l'expression ; l'enfant n'arrivera pas toujours à former l'idée ; mais s'il la forme ce sera une idée à lui et enracinée. Nul n'a d'idée réelle sans un peu de génie, c'est-à-dire sans une imagination polie et disciplinée qui devance l'entendement.

On ne peut expliquer autrement la puissance des mythes et des paraboles, qui se retrouvent toujours en métaphores dans le bon style. Platon parle par mythes, et Jésus par paraboles. Par là l'homme est touché en son centre, et c'est le corps pesant qui est d'abord éveillé, l'imagination étant disposée comme il faut par l'enchantement poétique. Mais, sagesse plus profonde, le maître nous laisse là, chargés de ces images pleines de sens ; et c'est à nous de tirer l'idée de l'image, si nous pouvons. De telles idées ont alors une enfance, et une croissance, et une vraie maturité. Et je ne vois point qu'il y ait quelque autre méthode pour apprendre à penser. C'est une raison, mais assez cachée, de ne point expliquer trop tôt les poèmes, ni les contes, ni les fables ; ce sont comme

des semences que vous jetez dans l'esprit. Et si l'on se laisse entraîner à quelque commentaire, le meilleur exercice sera toujours de ramener à l'expression littérale par récitation répétée. La Bible donne ainsi à d'innombrables générations la Lettre avant l'Esprit ; et cette méthode, due à la vénération, donne force à des idées assez ordinaires. Homère, par l'admiration, fut la Bible des Grecs.

Humanités

De l'esprit historique

[Retour à la table des matières](#)

Les études classiques définissent peut-être l'esprit historique mieux que ne fait l'histoire elle-même. Le meilleur guide ici est le culte des morts, le plus ancien partout et partout subsistant. Or, il se fait dans l'esprit des survivants toujours une purification et comme un essai d'apothéose, par ce besoin d'admirer qui est la partie proprement humaine de l'amour. Même à l'égard d'un vivant un noble amour néglige et efface les choses de peu, et souvent même les fautes graves, cherchant toujours une raison de croire et d'espérer le mieux. Épreuve redoutable pour tout homme, qui se trouve ainsi toujours endetté de vertus, et va souvent de faillite en faillite. Mais les morts ne font plus aucune faute. Et comme c'est un juste mouvement de réflexion que de demander conseil à leur mémoire, ils se trouvent joints dans notre pensée à ce que nous trouvons en nous-mêmes de plus sérieux et raisonnable. La vénération suit donc le souvenir. Et par là certainement le préjugé de la noblesse donne secours à l'individu, puisqu'il se donne toujours un modèle plus grand que nature.

D'après ce modèle de l'esprit historique, il faudrait donc hardiment supprimer beaucoup et oublier beaucoup, de façon à offrir à l'enfance une sorte de légende vraie. C'est à quoi vont les belles-lettres, ne considérant jamais que le meilleur de ce qui reste. Et l'humanité ne peut se sauver que par ce moyen. C'est pourquoi l'érudition, qui diminue tout, est un jeu triste. Toujours est-il que pour l'éducation il n'y a point de doute ; il faut une histoire héroïque, dont le mythe d'Hercule est le parfait modèle.

J'ai dit légende vraie. Car il est vrai que l'homme a triomphé d'animaux redoutables, et de tout ce qu'il y avait de simplement brutal et avide dans l'homme, comme il est vrai que l'homme a inventé le feu, la roue, le treuil, la terre cuite, le verre, et la massue, et l'arc, et tant d'outils et de machines ; comme il est vrai aussi qu'il a inventé langage, écriture et algèbre ; marchés,

banques et coopératives ; justice, courage et tempérance, toutes choses qui n'ont pas toujours été comme elles sont. Et quoiqu'il y ait de l'incertitude sur toutes les origines, il n'y a point tant d'incertitude sur les moyens. On ne sait pas de quelle plante sauvage est venu le blé, mais on sait que c'est par culture, tradition, choix des graines que le blé est devenu ce qu'il est ; il en est de même pour le dressage des animaux, et pour toutes les inventions, qui supposent toujours un état de société et une transmission du savoir, en même temps que les patients essais et les ingénieuses remarques de l'individu. Et comme c'est la plus grande des fautes, dans l'éducation, d'oublier l'inférieur qui porte tout, et par exemple la lecture, qui porte la culture, ainsi ce serait quitter terre en quelque sorte que d'oublier dans l'histoire ce qui est le moins connu, mais ce qui peut être le plus aisément supposé, à savoir les inventions qui donnèrent d'abord puissance, provisions et loisir, sans quoi la vie supérieure ne serait nullement concevable. Sans compter que dans cette histoire supposée, tout l'homme se retrouve et se reconnaît, et plus grand en vérité que nature ; car la vie réelle n'offre jamais tant de suite, et la condition de l'homme est qu'il oublie aisément sa vraie puissance. C'est sans doute pour cette raison que l'histoire mieux connue des événements plus récents cache presque toujours le progrès sous l'incident. Aussi l'histoire supposée des premières inventions est-elle une bonne préparation à l'autre histoire ; et je voudrais qu'on cherchât dans l'histoire des supplices, des combats et des révolutions le même genre de vérité que réclame l'histoire du blé ou l'histoire du feu.

Humanités

Des poètes

[Retour à la table des matières](#)

La langue est un instrument à penser. Les esprits que nous appelons paresseux, somnolents, inertes, sont vraisemblablement surtout incultes, et en ce sens qu'ils n'ont qu'un petit nombre de mots et d'expressions ; et c'est un trait de vulgarité bien frappant que l'emploi d'un mot à tout faire. Cette pauvreté est encore bien riche, comme les bavardages et les querelles le font voir ; toutefois la précipitation du débit et le retour des mêmes mots montrent bien que ce mécanisme n'est nullement dominé. L'expression « ne pas savoir ce qu'on dit » prend alors tout son sens. On observera ce bavardage dans tous les genres d'ivresse et de délire. Et je ne crois même point qu'il arrive à l'homme de déraisonner par d'autres causes ; l'emportement dans le discours fait de la folie avec des lieux communs. Aussi est-il vrai que le premier éclair de pensée, en tout homme et en tout enfant, est de trouver un sens à ce qu'il dit. Si étrange que cela soit, nous sommes dominés par la nécessité de parler

sans savoir ce que nous allons dire ; et cet état sibyllin est originaire en chacun ; l'enfant parle naturellement avant de penser, et il est compris des autres bien avant qu'il se comprenne lui-même. Penser c'est donc parler à soi.

Certes c'est un beau moment, comme Comte l'a remarqué, que celui où l'homme, seul avec lui-même, se trouve à la fois avocat, et juge ; c'est le moment de la réflexion ; c'est même le moment de la conscience ; sans doute ne fait-on paraître le Soi qu'en parlant à Soi. Mais disons que dans ce bavardage solitaire il y a une inquiétude qui va à la manie. D'abord on ne peut conduire sa parole ; car conduire sa parole, ce n'est qu'essayer tout bas et répéter tout haut ; de moi à moi il faut que je me fie à ma parole et que je l'écoute ; et la déception, qui est l'état ordinaire, irrite bientôt. On saisit ici le prix des maximes, par quoi le mécanisme participe de la sagesse. Et certainement il y a un plaisir sans mesure à répéter ; c'est se reconnaître et reprendre le gouvernement de soi ; c'est pourquoi les contes ne plaisent que dans une forme fixée.

Mais, contre ce besoin de reconnaître, il y a dans le langage comme mécanisme une exigence de changement qui est biologique, et à laquelle la musique, la poésie et l'éloquence doivent donner satisfaction. Car il faut que certaines parties se reposent et que d'autres se détendent après l'inaction. Et, faute d'une mémoire ornée de belles paroles, le bavard sans culture est jeté de discours en discours, sans pouvoir même répéter exactement ce qui offre au passage comme l'éclair d'une pensée.

Par opposition à cette misère intellectuelle, considérons qu'un beau vers est un merveilleux soutien pour la réflexion. Car d'un côté, comme on ne peut dire autrement sans manquer au rythme ou à la rime, on ne peut dériver ; on s'arrête, on retrouve et on se retrouve. Mais surtout cet art de chanter sa propre pensée développe toujours dans la phrase rythmée la compensation après l'effort, soit pour les sons, soit pour les articulations, ce qui ramène au repos après un travail équilibré de l'appareil parleur ; et l'on se trouve ainsi protégé contre le discours errant, au lieu qu'une phrase mal faite en appelle une autre. C'est pourquoi l'entretien avec soi n'est soutenu comme il faut que par les fortes sentences de la poésie. C'est donc par de telles œuvres que l'enfant commence à penser ; il peut alors s'écouter lui-même, et reconnaître sa propre pensée dans l'œuvre humaine ; mais le premier effet est esthétique ; l'enfant est d'abord retenu ou saisi ; ensuite il se reconnaît. Et ces remarques rassurent aussitôt le maître quant au choix des œuvres ; car le principal est qu'elles soient belles et pleines de sens ; mais il n'est point dans l'ordre que l'enfant les comprenne avant de les retenir. Et certes, il peut y avoir à comprendre dans les improvisations d'un enfant ; mais le maître croit trop facilement que ce qui l'intéresse instruit l'enfant aussi ; au contraire dans ce qu'il dit, l'enfant se perd ; et c'est une raison décisive lorsqu'on se risque à provoquer des réponses libres, de les faire toujours écrire aussitôt, afin d'interroger de nouveau la réponse elle-même. Le langage commun appelle naturellement Pensées les formules que l'on retient et qui s'imposent à la mémoire, donnant ainsi un objet à la réflexion. Et quand je dis qu'un tel appui est nécessaire à l'enfant, je

n'entends pas que l'esprit le plus ferme et le plus mûr puisse s'en passer ; le défaut le plus commun est d'aller à la dérive, et de tomber d'une idée à l'autre selon les lois mécaniques de la chute. L'égarement est le vrai nom de cet état errant de l'esprit.

Auguste Comte a donc dit une grande chose, lorsqu'il a voulu appeler Prière la méditation sur un poème ; car c'est interroger l'Humain en ce qu'il a de plus éminent ; c'est frapper au rocher comme Moïse, et appeler le Miracle ; se retrouver soi dans un poème qui date peut-être de mille ans ; et tirer la plus profonde richesse, et sans fin, de cet objet immobile. Toute contemplation esthétique a bien ce caractère ; mais le beau nom de Prière ne convient pas également à toutes ; il convient le mieux lorsque je puis, en quelque lieu que ce soit, par une pieuse récitation, produire cet objet secourable. Et celui qui n'a point de culte ni de prière ignorera toujours l'attention vraie.

Études

pour « Les Idées et les Âges »

La personnalité

[Retour à la table des matières](#)

Une description mal ordonnée manque ici son objet, par la richesse et variété du contenu. Une colère que j'ai, c'est moi ; et l'opinion que j'ai de cette colère c'est encore moi, mais autrement ; ma profession ou ma fonction, qui discipline toujours un peu l'humeur et dissimule souvent le caractère, c'est encore moi ; il n'est pas indifférent que je sois paysan, ouvrier ou commerçant, cantonnier, geôlier ou préfet. Finalement, dans un homme complet, tout cela, que je viens de dire sommairement, est non seulement connu, mais jugé et surmonté, soit que, méprisant ma fonction, je la subordonne à des maximes proprement humaines, soit qu'au contraire je décide de faire céder tout devant le devoir d'obéir ; soit que, considérant l'une et l'autre vie comme des costumes de politesse, je fasse amitié plus profonde avec ce moi aimant, souffrant et inquiet que je suis seul à connaître, et que je ne veux point subordonner, soit qu'enfin, comme il arrive, je ne veuille me reconnaître qu'en des mouvements vifs et capricieux, ce qui est une manière de rester enfant, toujours est-il que ce jugement supérieur par lequel je réforme, je redresse ou je diminue quelque élément de ma propre vie, est bien de moi aussi. Il faut même dire que ce refus de vivre naturellement et spontanément, et l'idée qu'il dépend de

moi de m'accepter, de me refuser et de me réformer, est justement ce qui achève la personne, par la conscience que j'en prends dans cette opposition, dans ce refus, dans ce Jugement. Là se trouve le secret de toute investigation, même descriptive, concernant la conscience de soi ; car celui qui cède tout à fait à la peur ne sait plus qu'il a peur ; et l'on ne se connaît que dans le moment où l'on se redresse, ce que le sens vulgaire du mot Conscience exprime fortement. Mais afin d'aider l'attention descriptive devant ce mouvement toujours ascensionnel, familier à l'homme le plus simple, je crois utile de marquer ici des degrés, afin de tracer comme une esquisse ou un canon de l'homme moyen, d'après quoi chacun pourra ensuite remarquer des différences et approcher un peu de l'individu. C'est la faute ordinaire des apprentis qu'ils commencent par décrire, sans avoir dressé un tableau convenable des mots que l'usage leur offre. Et le paradoxe de l'art de penser, qui est qu'il faut aller de l'idée au fait, se retrouve dans l'art d'écrire, puisqu'il faut exprimer l'individuel dans le langage commun. Mais ces maximes seront plus claires par l'application.

Je propose d'appeler Humeur ce qui est proprement biologique, j'entends la forme, la vigueur, le tempérament, l'âge, et en même temps les actions du milieu qui modifient tout cela, comme climat et régime. Ceux qui y portent quelque attention sont souvent disposés à croire que l'humeur est tout l'homme ; mais je ne m'engage pas volontiers en ces chemins de dialectique, car le langage commun m'avertit qu'il y a autre chose à dire de l'homme ; et quand je dis que la Volonté c'est l'Humeur, je trouve une notion au lieu de deux qui me sont proposées. Or c'est une bonne règle de Sagesse, de suivre ce préjugé que des mots différents signalent toujours une variété réelle, et, en bref, qu'il n'y a point la moindre erreur dans le vocabulaire commun. Je ne vois point d'autre règle assurée en des matières où tout est vraisemblable et tout contestable.

J'appellerai Caractère l'humeur reconnue et jugée comme telle ; ce qui ne veut point dire que le caractère ne soit rien de plus que l'humeur ; car, d'un côté, le caractère est toujours une humeur simplifiée, et dont les vraies causes sont fort mal connues ; un homme peut savoir qu'il est jaloux, et ne pas bien savoir en quoi cette disposition dépend du tempérament, du climat, et même du régime ; le passionné ne trouve presque jamais de lui-même qu'il devrait se priver de café ou faire un voyage ; et de l'autre côté il ne se peut pas que cette idée imparfaite qu'il forme de sa propre nature ne le modifie pas beaucoup ; savoir qu'on est paresseux est autre chose qu'être paresseux. Quand on dit qu'un homme a un certain caractère, qu'on peut craindre, ou sur quoi aussi l'on peut s'appuyer, on exprime que cet homme a des maximes et des opinions sur lui-même, qu'il croit vraies, et auxquelles il se conforme, comme on voit même souvent chez les fous. Le langage commun relève toujours la folie vers le préjugé ; et c'est là une grande idée trop oubliée, car les écarts de l'humeur et la force des instincts ne sont point du tout des signes de folie ; j'ai trouvé dans les œuvres d'un médecin inconnu cette maxime pleine de sens : « Plus les instincts sont forts, plus on est loin de la folie ; plus la raison les modifie, plus on en est près. »

Au-dessus du Caractère se place, il me semble, tout ce qui dépend de l'opinion des autres et enfin de la vie publique. Non que l'opinion des autres n'ait pas d'empire sur le caractère ; il s'en faut de beaucoup ; avoir l'opinion qu'un homme est méchant, paresseux ou poltron, et le lui dire ou signifier, cela le change beaucoup. Mais ces opinions privées, qui s'exercent surtout dans le cercle des parents et des amis, n'agissent point de la même manière que l'opinion publique, qui se détermine surtout d'après les actions publiques, c'est-à-dire d'après le métier ou la fonction. Tout homme est ainsi défini, modifié, souvent redressé et confirmé, toujours soutenu et porté par ce que l'on attend de lui. Et cette action de Société se compose avec l'Humeur et avec le Caractère pour former ce qu'il faut appeler l'individualité. Ce mot paraîtra être un peu tiré hors de son sens naturel ; mais si l'on pense à la corrélation familière à tous entre Individu et Société, on reconnaîtra qu'il n'en est rien. Un Caractère est encore quelque chose d'incertain, d'errant et d'abstrait ; l'Individu s'établit et se fixe par le métier public qu'il fait ; ainsi apparaissent les différences, comme entre deux prêtres, ou entre deux capitaines, bien plus nuancées qu'entre deux hommes.

J'appellerai enfin Personnalité ce qui surmonte et juge toutes ces choses, et dont il y a toujours plus d'un éclair en chacun. Je ferai seulement cette remarque qu'une Personnalité forte incorpore au lieu de nier. D'où je conjecture d'abord qu'il n'y a point de personnalité forte si l'humeur ne se montre encore dans les pensées ; l'originalité se trouve là, et cette parcelle de génie sans laquelle il n'est point d'Homme. Cherchez autour de vous des exemples, ils ne manqueront pas. Mais je conjecture aussi que nul ne peut s'élever directement de l'Humeur à la Personnalité. En ceux auxquels manquerait le Caractère, au reste dominé, la Personne serait comme sauvage, sans scrupules, ni finesse, ni retenue ; mais ceux qui, faute d'un métier ou d'une fonction, travailleraient directement sur leur humeur et sur leur caractère manqueront toujours d'assiette ou d'armature, et, même avec une forte volonté, manqueront souvent de consistance.

Études pour “ Les idées et les âges ”

Des séries

[Retour à la table des matières](#)

J'appelle Série une suite de mots bien ordonnés d'après leur sens usuel, c'est-à-dire de façon qu'on retrouve le même rapport de contenant à contenu, de supérieur à inférieur, de pensée à nature, entre un terme et son voisin. Comte nous a laissé une série des Sciences Fondamentales qui donne occasion à beaucoup de belles remarques, sans compter celles que lui-même a faites, et

qui tiennent en six gros volumes. Et, ce qui est un signe favorable, la série des quatre termes, Humeur, Caractère, Individualité, Personnalité, y correspondent assez exactement ; car l'Humeur est Biologique, le Caractère est Psychologique, l'Individualité est Sociologique, et la Personnalité est Morale. Or le Biologique est subordonné au Physique et au Chimique autant que le supérieur dépend de l'inférieur ; plus précisément les mouvements de l'Humeur, la structure, la santé sont dans la dépendance du milieu, qui est mécanique, physique et chimique. Quant au Psychologique, que Comte a voulu trop confondre avec le Biologique, il s'intercale de toute façon entre le Biologique et le Sociologique. Notre série se trouve donc solidement appuyée. Peut-être ces tableaux bien ordonnés fourniront-ils aux penseurs des preuves d'un tout autre genre que les preuves dialectiques, seules recherchées jusqu'à présent en des questions qui sont ainsi livrées aux disputeurs. Et ces vaines difficultés résultent de ce que l'on croit qu'il y a des idées vraies ou fausses, au lieu que les idées ne sont que des moyens ; une idée ne vaut qu'autant qu'elle aide à saisir le vrai de chaque chose. Mais cette marche de l'abstrait au concret, que le moindre arpenteur applique, reste ignorée des discoureurs, formés à un autre genre de preuves par les exercices du prétoire.

Pensons donc sur notre Série, en remarquant que l'ordre des termes y correspond à la dignité croissante. L'humeur n'est qu'animale si elle ne prend forme dans un caractère ; et il n'y a guère que de l'humeur chez un tout petit enfant. Le caractère est l'humeur pensée, et donc quelque chose de plus que l'humeur ; car ce n'est pas peu de chose de juger au sujet de soi-même que l'on est et que l'on sera jaloux, vindicatif, triste ou poltron. Ainsi le caractère réagit déjà sur l'humeur. Toutefois le caractère retombe à l'humeur s'il n'est soutenu et comme sacré, c'est le mot propre, par la fonction sociale. Ainsi d'un côté l'inférieur porte le supérieur, en ce sens qu'il lui donne contenu et matière ; mais c'est le supérieur qui donne à l'inférieur forme et consistance. Un homme isolé, tel qu'on a voulu peindre Robinson, n'est même plus un homme ; j'ai vu dans Darwin qu'un naufragé retrouvé dans une île après deux ou trois ans ressemblait plus à un animal qu'à un homme. Seulement considérons des cas plus ordinaires et mieux observables. Un homme qui est trop peu engagé dans les actions et réactions de société, peut avoir un caractère ; il est même borné là ; mais dans ce continuel essai de notre personne au-dessus d'elle-même, qui ne dépasse plus retombe et descend, parce que le mécanisme extérieur le guette toujours et le reprend. Comparez à ce sujet Gobseck et Grandet dans Balzac. Je ne puis proposer que des exemples de ce genre, communs à tous les observateurs de bonne volonté ; mais ils nous approchent eux-mêmes des individus véritables. Gobseck vit seul, méprise tout, et finit comme un sauvage dans Paris. Grandet se rattache à l'Humain par les affections domestiques, par les amitiés, et par le genre de commerce qu'il fait, qui suppose des échanges et une certaine confiance. Gobseck, comparé à lui, n'est qu'un pillier d'épaves. La loi de ces existences détachées des relations de société, est que le Biologique domine toujours le Physiologique, en dépit de vains discours à soi-même ; et cela pourrait être observé aussi chez un curé et chez un moine ; on dirait que le gouvernement moral est comme séparé d'eux et n'y trouve pas prise, par l'absence de l'Individualité intermédiaire. Chez Grandet moins, mais

encore assez toutefois il s'approche de l'Individualité par ces jugements Saumurois qui lui renvoient une forte image de lui-même, et qu'il ne peut changer aisément quand il le voudrait. Dans l'obstination de Grandet entre aussi ce qu'il doit à l'opinion ; il lui doit d'être Grandet. De Marsay est une individualité forte ; mais l'indulgence à soi, qui est ici comme un principe anarchique en lui-même, fait qu'il ne s'élève pas à la personnalité : aussi dans les crises, on voit qu'il retombe à l'animal. Luther, Calvin, Pascal sont des personnes, par l'individualité surmontée, par le caractère surmonté, par l'humeur surmontée ; non pas supprimés, mais incorporés, comme on voit au style. En Montaigne aussi, mais avec moins de peine, et un retour souvent au caractère et enfin à l'humeur nue. Les trois autres sont d'humeur difficile. L'humeur égale d'un Socrate, d'un Platon, d'un Marc-Aurèle, autant qu'on peut la deviner, marque sans doute une personnalité moins puissante. Dans l'idée complète de Personnalité est comprise une vertu difficile, comme celle de l'abbé Pirard. Mais Julien, faute d'individualité, n'est peut-être qu'un caractère, et même encore moins ; un charmant animal, voilà toujours à quoi il retombe. Et l'idée qui peut être retenue de ces remarques est que le Psychologique, qu'ils appellent le Moi, est sans doute ce qu'il y a de plus abstrait et de moins consistant ; d'où vient que les analyses qui se bornent là sont toujours pauvres.

Études pour “ Les idées et les âges ”

De l'humeur

[Retour à la table des matières](#)

Un fantassin disait : « On n'a plus peur ; on n'a plus que des transes. » Il voulait dire qu'après avoir pensé à cet avenir menaçant, sans arriver à prévoir ni même à espérer, les malheureux hommes en étaient arrivés à ne plus rien considérer hors de la chose présente ; la peur n'était plus alors que le saut, l'effacement ou l'aplatissement du corps, ou bien la pression vive et courte de l'explosif. L'Humeur est située à ce niveau, et même encore au-dessous, en cela impossible à saisir comme telle, car la saisir, c'est la penser et la remonter ; c'est par ce mouvement que l'irritation devient colère, ou que l'effervescence devient anxiété ; et l'on jugerait très mal de l'humeur d'après les opinions, et telle que le caractère la façonne d'après des préjugés forts ; un pressentiment comme humeur est encore bien au-dessous d'une tristesse indéterminée ou d'une anxiété sans objet ; toujours nous pensons l'humeur ; et non pas selon la vraie méthode, mais plutôt en cherchant un contenu d'opinions qui y convienne. La sagesse doit reprendre l'humeur autrement, et d'abord par théorie, de façon à comprendre que l'humeur n'enferme nullement telle pensée ou telle autre, mais s'accommode de toutes.

Pour y parvenir, il faut saisir l'humeur sous l'autre aspect, comme mouvement seulement, ou plutôt régime de mouvement ; et voici la différence. Le mouvement que je fais pour écarter un coup n'est que mouvement ; mais la préparation, l'esquisse du mouvement devant la menace, la contracture ou l'agitation qui suivent, la respiration courte, les battements du cœur sont de régime et déterminent déjà l'humeur. On comprend sans peine que l'âge, la force, la santé, la fatigue, la structure d'un côté et le savoir-faire de l'autre changent le régime et l'orientent pour l'un vers l'irritation, pour l'autre vers l'anxiété ; en quoi l'humeur dépend du tempérament, du climat et du métier. Mais on peut former au préalable une idée abstraite de divers régimes, ce qui éclaire déjà bien mieux l'humeur que ne peut faire n'importe quel jugement sur soi. L'homme ne sait jamais assez comme il est mécanique, et par conséquent maniable, pour lui-même.

Une toux est maniable si on la juge mécanique ; mais dès qu'on y met une colère pensée, avec souvenir et prévision, elle se développe selon cette loi que l'irritation excite au mouvement et que le mouvement aggrave l'irritation. Au contraire un autre mouvement, qui exclut la toux, comme d'avaler, est directement efficace. Pareillement contre l'anxiété, qui est une agitation qui s'entretient d'elle-même, ou si l'on veut une préparation sans fin, n'importe quelle action méthodique, comme de fendre du bois ou de bêcher, ou même seulement de filer ou de coudre, est directement efficace. Et, contre la colère, copier ; et contre la tristesse, chanter. Mais cela, nul n'arrive jamais à le croire ; il faut le savoir. Les promesses du corps vont contre la doctrine, car tout régime de mouvement nous offre un soulagement immédiat qui redouble le malaise, comme de se retourner pour celui qui ne peut dormir. Bref notre pouvoir sur le corps est de gymnastique, j'entends de le mouvoir selon notre volonté, comme marcher, s'arrêter, s'asseoir, se coucher, dessiner, sculpter, danser.

Mais qu'est-ce que l'idée d'un régime de mouvement ? Deux caractères y sont à remarquer ; d'abord le régime s'entretient, ensuite il s'irradie jusqu'à occuper tout le corps ; ce que la toux, exemple simple et familier à tous, fait comprendre assez, puisque d'abord la toux fait tousser, et qu'ensuite on arrive bientôt à tousser de tout le corps. Ce genre de supplice définit l'Irritation ; et chacun sait ce que c'est que se gratter. L'Emportement est un régime non moins tyrannique, qu'on pourrait définir une irritation diffuse ; on le saisit aisément dans un enfant oisif qui s'excite de ses propres mouvements ; et quelquefois un mouvement répété, comme de frapper par jeu sur la main d'un autre, va à l'emportement, ce qui a fait dire : « Jeux de mains, jeux de vilains ».

L'Anxiété est à la fois emportement et irritation, mais sans mouvement, par petits éveils contrariés, ce qui réagit sur la respiration et sur le cœur, qui, déréglés à leur tour, continuent d'exciter toutes les parties motrices, d'où un tremblement insupportable. Il faut dire aussi là-dessus, que, par l'absence d'un mouvement décidé, les contractions musculaires ne remédient pas à la

constriction des petits vaisseaux par un vigoureux massage, ce qui renvoie le sang dans les parties molles, intestins, estomac et cerveau ; et ce dernier effet est remarquable en ce qu'il entretient et réveille une activité percevante sans proportion avec les objets, ce qui nous dispose à attendre quelque chose de terrible sans savoir quoi. Mais ici on aperçoit bien comment l'humeur est relevée et composée par la pensée. La Contracture est un régime plus violent, où tous les muscles se tendent selon leur force, pétrifiant tout le corps, ce qui va à suspendre la vie, comme on voit dans l'état de catalepsie. Et cela n'est pas commun ; mais sans doute il existe des régimes partiels de ce genre-là, des raideurs et des pétrifications d'épaules de bras, de jambes, même pendant l'action, et qui sont causes de maladresse et de gaucherie. Ici encore on voit que le jugement s'empare de ces mouvements d'humeur, et en fait pensée et condamnation, dès que l'on prononce : « Je suis gauche, je suis maladroit » dont nous délivreraient les mouvements de politesse, qui sont toujours gymnastiques, si nous nous avisions seulement de les faire, et le sourire est l'arme de choix contre tout régime qui s'installe. Mais ces choses sont peu connues ; la morale ne sourit point.

Études pour “ Les idées et les âges ”

Des tempéraments

[Retour à la table des matières](#)

Les quatre tempéraments offrent l'exemple d'une idée encore abstraite, mais juste dans son dessin, et qui peut s'enrichir sans être déformée. Ceux qui n'oseraient plus se fier à ces vénérables instruments nous laissent entendre qu'ils en ont d'autres ; eh bien, qu'ils les montrent.

Le système moteur, dont le muscle est l'élément, est régi par la loi d'Emportement, d'après laquelle l'action précipite l'action ; ainsi est la fuite, ou la violence contre une serrure brouillée. L'entraînement et le jeu sont les plus bas degrés de l'Emportement, et l'Irritation en est le paroxysme. Et, dès que le système moteur domine, ce qui se reconnaît à la masse musculaire, à la richesse du sang, à la puissance de l'appareil respiratoire, alors la pensée suit toujours l'action, et s'endort en même temps qu'elle. Le pragmatisme est la loi de ces natures audacieuses, qui pensent en avant de leur poing fermé. Voilà le Sanguin.

Par opposition, il est clair que le Système Nerveux subordonne toute l'économie aux moindres actions extérieures ; car c'est bien peu de chose qu'un pinceau de couleur sur le fond de l'œil, mais en certaines natures ce délicat attouchement efface aussitôt tous les autres intérêts. De même un son harmo-

nieux ou un grincement change toutes les idées. De là cette instabilité de l'humeur qui est le propre du Nerveux et qu'il ne faut point du tout confondre avec la constance du bilieux, si bien doué pour se torturer lui-même d'après ses propres ressources. La pensée du Nerveux ne s'arrête guère à lui-même, car il est sans mémoire comme le nerf ; au contraire elle se porte au dehors, avide de rechercher et de prévoir les nuances, ce qui conduit aux formes et aux lois. Le Nerveux pense le monde et vit d'émotion.

Le Bilieux vit de sentiments, mais comme l'humeur est bien au-dessous du sentiment, il faut chercher ce qui, dans l'ordre biologique, correspond à cette agitation de soi par soi, hors de toute action, ce qui excite le rêve, le souvenir, la méditation sur soi et le retour aux mêmes chemins. Ici domine l'Imagination, qui, ramenée à ses conditions inférieures, traduit, il me semble, la tyrannie du système nutritif, non pas par la faim et la soif, qui est commune à tous, mais plutôt par les déchets, qui ne s'éliminent point sans irriter un peu toutes les parties, ce qui fait que le bilieux, assez heureusement nommé, se sent lui-même continuellement, et, bien loin de se disposer d'après les impressions qui viennent du dehors, au contraire les modifie et les colore d'après ses propres dispositions. L'inquiétude serait le régime propre à ces natures toujours un peu empoisonnées, et qui vieillissent mal ; mais, dans la jeunesse ce mélange de constance et d'agitation donne aux affections et aux signes humains une puissance démesurée, qui appelle et entretient l'amour. Au lieu que le Nerveux n'est sensible qu'à ce qui est beau ou nouveau. Dans le Bilieux habite ce riche amour de soi qui rend aimable, et qui fait la puissance de ce regard noir.

L'équilibre et le repos caractérisent le Lymphatique, dont l'enfant, dans sa croissance, est le modèle parfait, et la mère aussi, tant qu'elle nourrit. C'est encore le Système Nutritif qui domine ici, mais par sa fonction principale, qui est de s'enrichir aux dépens du milieu extérieur. C'est pourquoi la croissance définit mieux le lymphatique que ne feraient la somnolence et l'obésité, qui ne sont que croissance continuée et malade. De même l'atrabilaire est une image grossie du bilieux. Et, pour mieux concevoir le lymphatique, il serait bon peut-être de le considérer le premier. Car ce n'est point essentiellement mollesse ni paresse, c'est l'heureuse enfance, qui prépare tout et qui porte tout, qui se console et qui dort. La somnolence est le régime propre au Lymphatique ; mais toute nature y redescend, s'y plonge, s'y nettoie et s'y renouvelle.

Tels sont les quatre visages qui se mêlent en toute humeur, de façon que dans ce mélange des quatre, quelque mélange de deux se montre, par la couleur, la forme, l'attitude et le mouvement. Mais du dehors toujours, et chez l'autre ; car de moi je connais mal l'humeur nue ; je n'y crois point. Mes pensées sur moi-même se tendent, se déroulent et font jouer leurs mirages entre mon humeur et moi. C'est au-dessous de moi-même, et d'après ce que je sais des autres, que je dois prendre ma propre humeur et ma propre nature, constante, résistante et maniable. Tant que je n'ai pas rejoint ces solides ressorts, je ne puis rien faire de moi.

Études pour “ Les idées et les âges ”

L'individu

[Retour à la table des matières](#)

Il est bien aisé d'apercevoir en chacun les signes du métier et de la fonction, et comme ils se composent avec la Nature biologique. Le maçon montre, même, en son repos, le geste lent et assuré, formé par la masse de l'objet sur lequel il travaille ; le juge montre l'ennui et la défiance ; l'officier se donne importance. Ces développements sont faciles à suivre ; mais il est un peu plus difficile de passer de l'extérieur à l'intérieur en suivant en quelque sorte l'action et l'attitude. Aussi, afin de ne pas tomber dans les petites remarques, qui souvent terminent tout par le rire, il est à propos de considérer la vie sociale en son action continuelle, qui est éducation, et à laquelle nul homme n'échappe.

Il est bon de redire que l'homme ne se forme jamais par l'expérience solitaire. Quand par métier il serait presque toujours seul et aux prises avec la Nature inhumaine, toujours est-il qu'il n'a pu grandir seul, et que ses premières expériences sont de l'homme et de l'ordre humain, dont il dépend d'abord directement ; l'enfant vit de ce qu'on lui donne, et son travail c'est d'obtenir, non de produire. Nous passons tous par cette expérience décisive, qui nous apprend en même temps la parole et la pensée. Nos premières idées sont des mots compris et répétés. L'enfant est comme séparé du spectacle de la Nature, et ne commence jamais par s'en approcher tout seul ; on lui montre et on le lui nomme. C'est donc à travers l'ordre humain qu'il connaît toute chose ; et c'est certainement de l'ordre humain qu'il prend l'idée de lui-même, car on le nomme, et on le désigne à lui-même, comme on lui désigne les autres. L'opposition du moi et du non moi appartient aux théories abstraites ; la première opposition est certainement entre moi et les autres ; et cette opposition est corrélation ; car en l'autre je trouve mon semblable qui ne pense comme je le pense. Cet échange, qui se fait d'abord entre la mère et l'enfant, est transporté peu à peu aux frères, aux amis, aux compagnons. Ces remarques sont pour rappeler qu'en toutes les recherches sur la Nature humaine, il faut se tenir très près de l'existence collective, si naturelle à tout homme, en tout cas seule possible pour l'enfant.

Les auteurs ont analysé souvent l'expérience selon eux décisive, qui fait connaître à l'enfant les limites de son propre corps. Je frappe ma main, et je frappe la table. Mais l'enfant touche d'abord le corps humain avant de toucher

n'importe quel corps étranger. Aussi je vois une expérience bien plus frappante dans ces rixes d'enfants d'où sort l'idée d'un être semblable et opposé auquel je ne fais point mal de la même manière qu'à moi, et qui me rend coup pour coup. Action indirecte sur moi-même ; expérience vive de mes frontières et de celles d'autrui. La fureur, dans ces rixes, sans compter les autres causes, vient sans doute d'un effort pour faire souffrir l'autre comme je souffre moi-même, et obtenir des signes ; or ces signes sont des coups. Il suffit de signaler ces expériences singulières concernant l'ordre humain, d'où l'on tire inévitablement la notion d'une puissance antagoniste, souvent invincible, mais toujours flexible par offrandes, prières ou menaces. Au reste nous voyons que les hommes les moins avancés ne semblent pas avoir d'autre objet de pensée que la vie publique et cérémonieuse ; et toutes les relations de société, castes, fonctions, métiers, ont pour eux valeur de religion. Il suffit de comprendre que les religions sont des faits universels, à caractères constants, pour conclure que les premières idées, qui naturellement déterminent en partie toutes les autres, sont toujours prises du milieu humain. Ajoutez à cela que toute idée est d'abord commune, et entre d'abord en moi comme opinion, et non comme vérité. Par ces remarques vous commencerez à comprendre la puissance que prend naturellement pour chacun de nous l'idée qu'il se fait du jugement d'autrui. Ce n'est pas peu, dans la conduite de ma vie, que de me sentir obligé à faire, à dire et même à penser ce que je crois que les autres attendent de moi, vengeance ou pardon.

Études pour “ Les idées et les âges ”

Le moi

[Retour à la table des matières](#)

Tout change en moi sous mon regard et par mon regard. Et l'on voudrait maintenant expliquer comment je me saisis et comment je me reconnais, en ce contenu où le rêve le plus absurde peut rester attaché aux perceptions les plus raisonnables, où la superstition résiste autant que les idées, où tant de souvenirs sont oubliés, tant d'autres décolorés, où tout change enfin par le temps et l'âge. Mais il se trouve que le problème n'a point de sens, et que je n'ai pas à me retrouver, parce que je ne puis me perdre moi-même un seul instant. Toute pensée, confuse ou claire de doctrine, de sentiments, de chose, de vision, de résolution, d'hésitation, de négation, de doute, de souvenir, de remords, d'espérance, de crainte, vraie ou non, durable ou non, en rêve ou non, a pour sujet constant le Moi, ou pour mieux parler le Je. Quand je voudrais feindre quelque nébuleuse inconnue où je ne sois pas, quelque autre monde séparé, quelque passé avant moi, quelque avenir après moi, le sujet de ces pensées est toujours moi. Je pense tout ce qui est pensé, tout ce qui est et tout

ce qui peut être, tout le possible et l'impossible ; c'est pourquoi je ne puis penser que « Je ne suis pas », comme Descartes a su le mettre au jour. Telle est sans doute la loi suprême de toute logique, puisque n'importe quelle pensée, même absurde, la suppose. Je ne suis qu'un ; car si je suis deux, l'un et l'autre c'est toujours moi ; et quand je me dédouble, il m'apparaît encore mieux que je ne suis qu'un ; car l'un est moi, et l'autre est moi. Je reste le même ; car si je suis tel, et puis autre, c'est toujours moi qui suis tel, et puis autre. Je ne saurai jamais que je suis autre, si ce n'est point moi, le même qui suis autre. De toute pensée je suis le sujet. Toute connaissance, toute expérience forme ainsi un tout avec toute connaissance et toute expérience ; que ce soit passé ou imaginaire il n'importe ; c'est d'abord et ensuite de moi et pour moi. Cette forme liante m'interdit de couper l'expérience, d'interrompre le temps, de penser deux Univers. Aussitôt les deux temps sont parties d'un seul temps, et les deux Univers sont parties d'un seul Univers. L'illustre Kant pouvait écrire après avoir considéré cette nécessité de logique, au delà de laquelle on ne peut remonter, puisque l'extravagante pensée de deux Moi fait aussi paraître le Moi unique en qui et pour qui ils sont deux : « À ce principe est suspendue la connaissance humaine tout entière. » Et certes en partant de là l'esprit le plus scrupuleux trouve une merveilleuse assurance à décrire cette unité formelle de l'expérience qui ne permet jamais que rien soit séparé, soit de ce qui suit. Seulement ces belles spéculations sur les principes ne sont pas directement mon objet. Je m'en tiens au Moi lui-même, et je le tiens bien. Mais réellement je ne tiens rien. Cette forme abstraite et inflexible du « Je pense » est indifférente à son contenu : elle lie tout. Le rêve le plus étranger à moi est de moi puisque je m'en souviens. Que mon rêve s'ajuste à mes perceptions comme il pourra ; il est d'abord de moi, sans quoi je n'en penserais rien. C'est pourquoi il faut dire que le Moi Psychologique est abstrait et sans puissance. Il peut se contredire ou se jouer de lui-même ; l'unité formelle n'est jamais menacée un seul moment ; si différent de moi-même que je sois, c'est moi-même qui suis ce Moi-là et l'autre. Le vrai Moi les reprend aussitôt tous deux. L'unité est faite avant d'être comprise. Cette loi suprême, si on la considère avec suite, explique assez l'Idée, qui lie toujours les choses malgré les choses, et tend d'abord son fil, donnant loi à l'entre-deux de s'ordonner comme il pourra. Mais puisque le Moi est ainsi impossible à rompre, d'avance impossible à rompre, étendu d'avance au delà du possible, on voit bien qu'il y a beaucoup de différence entre un Moi et une Personne. Car il me semble que celui qui s'efforce de rester d'accord avec soi, exige de lui-même quelque chose de plus que l'Identité abstraite du « Je pense ».

« Je suis ainsi ; telle est ma nature », voilà une pensée qui est toujours vraie, quelque fantastique qu'en soit le contenu. Comme on voit dans les passions, où l'on réalise en parlant, où l'on change par les discours. Et telle est la vérité du théâtre, que les personnages, après qu'ils ont dit, sont autres.

Études pour “ Les idées et les âges ”

Jean-Jacques Rousseau

[Retour à la table des matières](#)

Il faut saisir la Personnalité dans son réduit, d'où elle juge tout et domine tout. À quoi peuvent servir trois penseurs, Platon, Rousseau, Kant, parmi lesquels Rousseau est particulièrement méconnu. Rousseau est éloquent, émouvant, persuasif, sincère. Il a l'expérience de la faute et du remords ; il s'arme et se rassemble contre lui-même, sans chercher aucun secours extérieur. Il a retrouvé la conscience et la liberté ensemble, et le vrai mouvement de la foi. Brillante affirmation, aussitôt populaire devant les négations de son siècle et de l'esprit naturaliste abstrait. Mais il est sans preuves et aisément réfuté. Que la conscience soit donnée comme infaillible en tout homme qui veut sincèrement se juger, voilà qui fait rire les docteurs. Quoi ? Quand presque tous les devoirs sont obscurs, ambigus, discutables ? L'idée est juste et forte pourtant. Mais pour arriver au centre de l'idée, et ne point la manquer, il faut suivre quelques notions communes, et sans se laisser détourner. D'abord qu'on ne peut exiger d'un homme qu'il soit savant ou même subtil, et qu'erreur n'est pas crime ; aussi qu'il est étonnant, et même scandaleux pour les simples, que les plus savants et subtils n'aient pas toujours une droite conscience ; aussi que l'homme est seul juge de lui-même parce que les actions sont ambiguës ; car on peut être tempérant par faiblesse et honnête par lâcheté. Qu'ainsi le problème moral est entre l'homme et lui-même, entre sa volonté et sa nature ; que la vertu consiste seulement à vaincre les passions, et le vice à céder aux passions. Que nul ne saisit du dehors ni ces luttes, ni ces défaites, ni ces victoires, mais qu'en revanche celui qui en est le sujet les sent immédiatement et intimement dès qu'il n'est pas tiré au dehors par le divertissement ; car rien ne nous est plus sensible que notre propre esclavage. On me loue de mon courage ; mais je sais que j'ai trop suivi la peur. On me dit honnête homme ; mais telle envie méprisable, je la connais. Le trouble des passions est goûté, si l'on peut dire, en toutes ses différences. Le remords et la honte ne s'usent point. Le vrai est que les hommes n'y veulent pas penser que l'on ne pense que si on veut bien. Ici est la vérité du divertissement, vue profonde de Pascal, mais en lui détournée par une mythologie prise à la lettre. L'homme, donc, se réfugie dans l'opinion des autres, s'étourdit de l'éloge et fuit sa propre conscience. Qu'il veuille seulement être éclairé, et il le sera.

Nous tenons ici l'idée morale essentielle. L'Émile marque une renaissance du Sentiment Moral ; c'est que le Vicaire Savoyard a bien visé. Mais aussi il y

a quelque chose d'effrayant dans ce solitaire, et je comprends la fureur de Diderot et des autres moralistes de société. L'idée qui leur fait peur, c'est l'Autonomie. Et il est difficile de former et de soutenir cette idée que tout ce qui est volontaire est bon et que l'esclavage intérieur est le seul mal. Quoi ? Si le jeune homme à moi confié me dit : « Je veux être ignorant et rebelle », il faut donc l'approuver ? La Réponse est pourtant celle-ci : « Il s'agit de savoir si tu veux, et ce que tu veux, toi seul tu le sais ; et si tu veux, tout va bien. » Mais on n'ose pas défaire les liens ; on craint les actions. C'est manquer de foi. Et convenons que ce système d'éducation peut conduire à de grands changements ; de cette crainte vient sans doute cette fureur si commune contre ceux qui croient que la conscience est le dernier et souverain juge. Mais je crois que la crainte des révolutions est moins puissante dans la plupart des hommes que cette peur qu'ils ont de leur propre jugement, après que le respect de l'opinion les a conduits pendant des années. Par exemple ce qui détourne beaucoup d'hommes d'aimer la paix, c'est qu'ils ont renoncé à leur conscience devant le visage de la Guerre. Si l'on ne pousse point l'idée jusque-là, en considérant quelles sont en notre temps les opinions obligatoires, on ne comprendra point cette longue suite de persécutions, ni de quoi Rousseau fut puni. L'intolérance est souvent mal comprise, et Voltaire visait à côté ; l'intolérance est premièrement une fureur contre soi.

Études pour “ Les idées et les âges ”

Goethe

[Retour à la table des matières](#)

La majesté propre à Goethe, sans aucun lien avec la puissance matérielle, et par cela même presque surhumaine, tenait à ce Jugement solitaire et libre, chose rare, vénérée et redoutée. Quand un homme exerce ce pouvoir royal, il s'arrange sans peine du dessous, moins soucieux sans doute de le changer que de le tenir en subalterne position. Il ne descend point là. Les petites gens sont alors visibles, mais en leur place, comme de s'obstiner contre l'expérience du prisme, ou d'être homme de cour, ou de ne point supporter les gens à lunettes. Ces choses sont prises comme dans une masse solide, et au plus haut est la lumière, comme dans le phare. Mais combien plus difficile est l'assiette et la fondation, en ce mobile et sensible édifice humain. En ce modèle, de précieuse qualité, il faut reconnaître cette sagesse terrestre qui s'accommode de l'ordre inférieur tel quel ; et cela détourne d'abord de l'adorer. Pourvu que de là on s'élève, c'est bien assez. Dans l'art de vivre est compris l'art d'accepter des travers qui par cette négligence restent petits ; au lieu que la vanité les compose trop. Comme dans un état où l'inférieur est trop composé et refait, par petits règlements ; il est instable alors, comme ces abstraits mécaniques qui, pour une petite cause, font un amas de ferraille. Bref c'est la marque d'un

grand jugement que de savoir boiter, si l'on a une jambe plus courte, par cette vue que deux jambes égales font encore une espèce de boiterie ; car rien n'étant ici suffisant, il faut que tout soit suffisant.

Ce genre de pensée, donc, s'élève toujours, et jamais ne redescend. Il faut sans doute appeler Poésie ce mouvement de bas en haut, qui appuie les pensées sur la nature, et ainsi de tout hasard fait beauté d'abord et vérité finalement. Et ce qui sauva Goethe des vertus médiocres est certainement cette liberté tout près de la Nature, qui fait marchepied de tout. Mais laissant maintenant Goethe qui se tient si ferme de lui-même, il faut considérer ces petits d'hommes qui sont de petits hommes déjà si l'on sait bien voir, plus pressés de se hausser que de se changer. Poésie et grâce en chacun. Mais ici comme ailleurs ne raturez pas témérairement. À la place de ce que vous effacez, vous n'avez rien à mettre, songez-y bien. Exercez-vous donc sur cette idée, familière à tous les artistes, qu'il faut faire avec ce qu'on a. Chacun de ces petits d'hommes ne peut faire qu'avec ce qu'il a. Ne détruisez pas, mais élevez. Comme l'alpiniste, qui ne fait pas des objections à chaque pierre, mais fait escalier et escalade de tout, ainsi que chaque trait de nature, mais bien assuré, soit une marche pour cette noble ambition d'Homme. Tout peut servir pourvu que ce soit naturel, et non emprunté. Comme l'écriture le montre, qui résiste si bien, et compose la nature avec le modèle ; car c'est avec la mauvaise écriture que vous ferez l'écriture ; et avec le mensonge, pudeur ; et avec la rencontre, métaphore ; et avec la violence, courage ; et avec la paresse, modestie, comme, avec la rime, le poète fait pensée. Conservant donc ces différences de nature, ces belles variétés qui sont tout mal en apparence, et en réalité toute richesse. Au lieu de récriminer, constater et s'assurer. Car tout ce qui est inférieur est matière, mais c'est la forme qu'il faut trouver, comme ces génies rustiques qui sculptent les montagnes. Bref, que l'enfant soit le modèle de l'homme, et que l'homme soit l'enfant délivré. Ainsi ne corrigez que ce qui est faute ; et n'appellez faute que ce qui est du dehors et étranger. En toute œuvre, de soi ou d'autrui, il faut deviner beaucoup ; et le difficile n'est pas toujours le pire. Le même Goethe terminera ce propos : « Il faut, disait-il, être vieux dans le métier pour s'entendre aux ratures. »

Études pour “ Les idées et les âges ”

L'anneau de Gygès

[Retour à la table des matières](#)

« Il ne se trouverait peut-être pas un homme d'un caractère assez ferme pour persévérer dans la Justice et pour s'abstenir de prendre le bien d'autrui, dès qu'il pourrait le faire impunément. » Mais il faut considérer sans faiblesse cette fable effrayante. Impunément, c'est peu dire ; mais il y a bien plus, sans qu'on le sache, sans qu'on puisse même le soupçonner. Supposons encore

comme le veut Platon que l'homme qui vole et tue soit loué pour cela même ; le voilà devant sa conscience toute seule, et mis en demeure de s'avertir et détourner lui-même, puisque rien d'extérieur ne l'avertit ni le détourne. Ce que je trouve d'effrayant dans cette fable, c'est que Gygès n'hésite et ne délibère que pour savoir qu'il est vraiment invisible ; ici le résultat s'attarde : « Chaque fois qu'il tournait le chaton en dedans », etc. ; mais dès qu'il connaît son pouvoir, il sait la première occasion, il court, il trompe, il tue, il est roi. L'art du conteur ne peut être surpassé ; il faut dire que le modèle de ces rudes vérités se trouve dans la manière des contes populaires, en lesquels ce qui étonne et choque d'abord doit toujours être regardé comme un avertissement. Un conte ne trompe pas plus qu'un chant.

Voilà donc ce portrait de moi-même, que le sage me dessine ; cet homme alerte et décidé dès qu'il ne craint plus, allant droit à la puissance par tous moyens, comme on écrase une fourmi ou une chenille. Mais qui sait ? Les passions vont droit au but, et vite ; et le succès console de tout peut-être. Et la guerre a bien fait voir que les obstacles humains ne comptent pas beaucoup dès que l'on se trouve délivré du blâme. Un homme seulement pressé, et même par de petites causes, risque très bien sa vie ; mais cette barrière qui l'empêche de monter dans un train en marche, le met en présence de ce qu'il aurait dû vouloir. Sans la barrière, il ne le voudrait jamais, et au contraire courrait vers ce faible avantage, sans plus regarder à sa propre sûreté qu'à celle des autres. De même un général n'hésite pas souvent, s'il sait qu'il sera blâmé de n'avoir pas fait tuer un millier d'hommes. Peu de chose, donc, un homme devant le chemin d'un autre, dès que l'éloge porte l'autre, et l'absout d'avance, ou dès que le blâme ou le déshonneur lui donnent de l'éperon. Si tu te connais humain et équitable, fais-en honneur aux lois aussi. Il faudrait donc jeter l'anneau si on l'avait.

Or chacun l'a. Ici se montre la profondeur de Platon, qui passe toute autre. Car chacun est libre de penser ; il n'est pas vu là, dans son dedans. Il peut bien nier les lois et les coutumes d'abord, et jurer qu'il ne se réglera que sur sa propre volonté. Mais point du tout ; il jette l'anneau. Ce n'est pas ainsi qu'on pense ; penser c'est faire attention à la pensée d'autrui ; c'est la reconnaître et vouloir s'y reconnaître. Se dire qu'après tout ils ne sont pas si sots, et qu'il y a toujours quelque vérité à prendre dans les contes de bonne femme, comme ce conte de Gygès le fait voir ; par où il résonne merveilleusement avec ce qu'il veut faire entendre. Et cela est respect ; je veux penser comme si on me voyait penser ; avec mon lecteur, aussi loin de ma première idée que je puis me mettre, et d'après les signes du plus ignorant, c'est là que je me place, cheminant pas à pas en cette compagnie ; me mettant au jour sans scandale ; d'accord en moi avec eux ; usant de leur langage, sans le jamais forcer ni détourner ; démêlant cette sagesse embrouillée ; et encore avec prudence ; ne tirant point sur un fil sans savoir après quoi il tient ; hors de cette prudence, est-il une seule pensée pour quelqu'un ?

Ces vues appartiennent à la maturité et à l'expérience. Elles supposent que l'on a fait l'épreuve de la faiblesse humaine, et de la force des passions, surtout

dans le paroxysme ou dans la surprise. Il est difficile d'avouer, mais enfin il faut bien y arriver, que les contraintes sociales sont trop vite jugées arbitraires, immorales, contraires à la dignité de l'homme pensant. Qui ne remarque que les passions nous poussent là ? Et comme la part des passions dans ce jeu est difficile à faire, au lieu que l'obéissance n'engage point le Jugement, mais souvent au contraire l'éclaire et lui fait faire le tour de la chose, nous voyons ce respect des institutions, des mœurs, et même des coutumes modérant la superbe en des esprits de premier rang, qui nous font voir la personnalité en sa pleine réussite, comme Montaigne, Descartes, Pascal, Goethe. D'ailleurs différents, mais ayant ceci de commun, il me semble qu'ils cherchent moins à régler les autres qu'à se régler eux-mêmes ; et, par ce détour, obéissant, d'après cette maxime générale que les situations douteuses donnent force aux Passions. Pascal, après Montaigne, est ici maître de réflexion, disant que le mérite fait doute et qu'on se battrait, mais que le nombre des laquais ne fait point doute. Ils jugent que l'obéissance assure l'ordre intérieur et que la révolte le défait d'abord, parce que les passions occupent aussitôt cette place que la négation laisse libre ; et, selon mon opinion, ils craignent encore plus cette sédition au dedans que l'autre. Par ce chemin, on viendrait à accepter beaucoup, et peut-être tout. Pour moi ces sévères idées sont encore de théorie. Comme je les exposais à des enfants de vingt ans, l'un d'eux trouva ceci à dire : « Nous sommes trop jeunes pour comprendre cela. » Bel âge, et belle réponse.

Fin du texte